DISSERTATION
SUR LES RH.
OUVRAGES
DES PLUS
FAMEUX PEINTRES.

Dediée à Monſeigneur le Duc de Richelieu.

A PARIS,
Chez NICOLAS LANGLOIS, ruë S. Jacques, à la Victoire.

AVEC PERMISSION.

MDCLXXXI

A MONSEIGNEUR

LE DUC
DE
RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Quel Nom plus-illuſtre que le voſtre pourrois-je mettre à la teſte de mon Ouvrage, & quel

Protecteur pourrois-je luy choisir plus éclairé que vous ; qui par l'amour & la connoissance que vous avez de la Peinture ; & par ces Tableaux si rares que vous avez recueillis de tous côtez avec tant de soin, m'avez fourni le sujet & la matiere que je traite ? Ie vous ay oüi dire, MONSEIGNEUR, *que vôtre dessein estoit de faire, non pas un cabinet de toutes sortes de Tableaux ; mais un cabinet parfait de Peinture : que par le premier on ne finit jamais, & qu'on ne fait qu'un amas confus de choses pour la plus part médiocres & incapables de satisfaire l'esprit & les yeux de ceux qui s'y connois-*

ſent ; aulieu que par l'autre, en ſe bornant à ce qu'il y a de plus achevé, on goûte enfin le veritable & le dernier plaiſir que peut donner cét Art. Vous aviez toujours eſté perſuadé du merite des premiers Peintres d'Italie, mais vous avez crû en meſme tems que les qualitez qui pouvoient faire la perfection de la Peinture n'avoient pas eſté réunies en un ſeul. Vous ſaviez, il y a long-tems, qu'il n'y avoit que Rubens qui puſt remplir cette idée que vous aviez conceuë, & que cét Homme grand & éclairé en matieres d'état ; habile en politique ; hureux dans les negotiations ; profond dans les Sciences

& dans les Arts, estimé par tant de Roys, & de Souverains, qui le combloient d'honneurs & de gloire, pouvoit seul nous donner des Tableaux parfaits. Car lui seul a esté capable par la force & la vivacité de son esprit, & par la solidité de ses réflexions de penetrer les caracteres des plus beaux Ouvrages. Il en a decouvert les défauts, & en a épuré les principes pour s'en établir de parfaits, & pour s'élever audessus du mérite des plus habiles Peintres, dont l'esprit borné n'a pû égaler ce génie qui avoit reçeu de la nature tous les dons nécessaires pour le rendre un des plus grands hommes de son

siécle. Monsieur le Duc de Liancour; vostre illustre ami; grand Connoisseur; vous avoit confirmé dans cette vérité, & le Chevalier Digbi; d'un savoir profond; qui dans ses voyages avoit examiné & comparé tout ce qui se voyoit de plus exquis dans la Peinture, l'élevoit audessus de tous ceux de sa Profeßion, & ne faisoit en cela que suivre le sentiment du Roy d'Angleterre son Maistre; de qui le goust estoit excellent, & qui avoit le plus rare cabinet de l'Europe. Mais vous desesperiez, MONSEIGNEUR, *de pouvoir enlever des tresors dont la Flandre devoit estre außi jalouse*

que l'Italie l'estoit des Ouvrages de ces plus fameux Peintres, lorsqu'il se présenta une occasion favorable d'exécuter un projet si difficile. Vous avez sceu profiter, Monseigneur, *des rapides conquestes de nostre invincible Monarque: & la Flandre & les autres Provinces ont laissé partir ce qu'elles ont craint de ne pouvoir conserver dans les desordres d'une guerre, qu'elles avoient à soutenir contre un ennemy si redoutable. Mais au mesme tems que vous avez pû devenir le maistre de plusieurs Tableaux de ce grand-Homme, on a veu par le choix que vous en avez fait, que vous conservez*

un goust délicat dans les Arts qui sont vostre plaisir, comme dans les actions qui soutiennent vostre gloire. Vous avez rejetté des choses de lui qu'on auroit pû opposer aux plus forts Ouvrages des meilleurs Peintres: & vous n'avez gardé que ceux que cét Homme incomparable a laissez à la postérité pour immortaliser son Nom. C'est par ces miracles de Peinture & par la noble émulation d'un génie qui se sent capable de tout oser avec succés, qu'il a voulu surpasser tous ces grands Hommes, reünissant en lui seul toutes les qualitez qu'ils n'avoient que séparément. L'envie a grondé quelque-tems à l'aspect de ces

beaux Ouvrages qui s'opposoient à ses interests, & ruinoient ses desseins : mais les noires & malignes vapeurs de son venin se sont dissipées aussi facilement que les ombres s'évanoüissent devant la lumiére du Soleil. Vous ne vous contentez pas, MONSEIGNEUR, *de contribuer si généreusement au bien public, & au plaisir des véritables Connoisseurs, en attirant ces belles choses en France, Vous voulez encore travailler pour la gloire de la Peinture. Car ayant destiné ces Tableaux pour Richelieu, vous y allez renouveler par la comparaison qu'on en fera avec ces chédeuvres de la Sculpture,*

que le grand Cardinal, voſtre oncle, y a ſi hureuſement ramaſſez, la fameuſe diſpute autrefois émeuë entre ces deux Arts lorſqu'ils fleuriſſoient le plus dans la Gréce. C'eſt dans ce ſuperbe Palais où ces marbres vivans paroiſtront n'avoir duré tant de ſiécles, que pour rendre hommage, & ceder enfin à la Peinture; qui avant ces fameux Peintres d'Italie avoit eſté long-tems enſevelie, & que Rubens a élevée au ſupréme degré de gloire. Dans le deſſein que j'ay formé d'en faire connoiſtre les beautez: peut-eſtre ne pourray-je pas répondre à l'idée que vous en avez conceuë, & à la connoiſſance que vous

m'en avez donnée vous meſme en me faiſant part de vos lumieres. Quel que ſoit le ſuccès de mon entrepriſe, il me ſuffira que l'effort que je fais, ne vous ſoit pas déſagreable; qu'il plaiſe aux perſonnes deſintereſſées, qui ſont véritablement éclairées & juſtes; & dont je conte moins les ſuffrages que je ne les peſe, à l'exemple d'Horace, qui ayant peu d'Auditeurs meſuroit le mérite de ſes vers, non par la multitude des approbateurs, mais par l'intelligence du petit nombre. Il me reſte, MONSEIGNEUR, *à vous ſuplier de trouver bon que je mette à la teſte de la deſcription de voſtre Cabinet, celle que vous*

avez bien voulu faire de ce terrible Tableau des Reprouvez ce chéd'euvre de l'Art. Si d'un costé elle efface les miennes par son brillant, d'un autre, elle soutient mon Ouvrage, & me donne la confiance que vous le recevrez comme un témoignage de la passion respectueuse avec laquelle je suis

MONSEIGNEUR

Vostre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé serviteur, DE PILES.

DISSERTATION
SUR
LES OUVRAGES
DES PLUS
FAMEUX PEINTRES.

J'Ay parlé cy-devant dans les converſations que j'ay données au public, du mérite de Rubens, d'une maniere conforme aux Ouvrages que j'avois vûs de lui : & je ne pouvois raiſonnablement en uſer d'une autre ſorte. Ceux qui avoient vû les Tableaux dont je faiſois la deſcrip-

tion, & qui ſans eſtre préoccupez, en avoient jugé par comparaiſon avec ceux des autres Peintres, ont témoigné eſtre ſatisfaits de mes ſentimens. Quelques-uns s'y ſont oppoſez avec chaleur; & quand, pour apprendre leurs raiſons de leur propre bouche, j'ay voulu joindre ces ſortes de gens, j'ay trouvé que non ſeulement ils me faiſoient dire des choſes auſquelles je n'avois jamais penſé, mais qu'ils n'avoient pas eu meſme la curioſité de lire celles que j'avois écrites. Ils s'étoient contantez de ſuivre aveuglément l'opinion des perſonnes qui les trompoient, ou par malice, ou par ignorance, & qui tâchoient de profiter en ſegret des véritez qu'ils blâmoient en public, pour intimider les ſimples. D'autres, en aſſez grand nombre, qui n'avoient veu de ce rare Génie que les

les Tableaux qui eſtoient à Paris, ont ſuſpendu leur jugement entre l'opinion des Peintres vulgaires & celle que j'ay tâché d'établir en faveur de Rubens, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû par eux-meſmes, ſi les Ouvrages dont je parlois eſtoient des preuves ſuffiſantes pour juſtifier tout le bien que je diſois de leur Auteur. Ils les ont vûs avec étonnement, & à force de les examiner & de chercher les cauſes des effets qu'ils admiroient : Ces Ouvrages leur ont fait concevoir une ſi grande eſtime pour Rubens, qu'ils ſont aujourd'huy les premiers à parler de luy avec éloge, & les plus attachez à ſon parti.

Mais quoique les Ouvrages ſur leſquels cette bonne opinion eſtoit fondée ſoient d'une tres-grande beauté, j'en veux faire voir d'autres, dont la perfection

eſt capable de donner une idée de Rubens, plus grande encore que celle que j'avois moy-meſme conceuë avant que de les avoir vûs.

Je ne pretens point parler icy à ces eſprits preoccupez, & qui ne jugent que par les yeux d'autruy; je prie ſeulement les autres de vouloir bien que nous examinions enſemble ces rares Tableaux & que nous les mettions dans la balance avec les Ouvrages des plus fameux Peintres, parmy leſquels il ſuffit de prendre les plus-generalement eſtimez, comme Raphaël, le Titien, le Correge, Paul Veroneſe, & le Carache.

Mon intention n'eſt pas de diminuer en façon quelconque, par les comparaiſons que nous allons faire, le merite de ces grands hommes, dont les noms ſeront

toûjours en veneration à la poſterité, & qui ſeront eternellement eſtimez pour les talens qu'ils ont receus de leur naiſſance & de leurs études. RAPHAEL, pour la beauté de ſon genie, pour le bon choix de ſes formes, pour ſon gouſt exquis & ſa preciſion dans les meſures, pour la varieté, la ſimplicité & la nobleſſe de ſes airs de teſtes, de ſes attitudes & de ſes ajuſtemens; enfin pour cette grace qui luy eſtoit naturelle & dont il aſſaiſonnoit tout ce qui partoit de ſon pinceau. Le TITIEN pour la verité qu'il a imprimée dans ſes objets peints, pour la force & la ſuavité de ſes couleurs, pour le choix des beaux momens que l'on voit ſouvent dans ſes figures, & toûjours dans ſes païſages, dont les ſituations, les couleurs, les lumieres, & les touches ſont precieuſes, pour avoir donné aux

femmes & aux enfans un caracte-
re de grace qui luy estoit tout par-
ticulier , & pour cette fidele &
sçavante imitation de la nature.
LE CORREGE,pour la finesse & la
singularité de ses pensées , pour la
pureté de son choix, pour la no-
blesse de ses airs de testes , la deli-
catesse & la naïveté de ses expres-
sions , le grand goust de son Des-
sein , quoique peu correct, l'esprit
de ses contours , l'épanchement
de sa lumiere & la douceur de ses
ombres , pour la beauté singulie-
re de son pinceau , pour sa manie-
re grande & vague ; enfin pour
avoir esté un des plus grands Pein-
tres qui fust & qui sera jamais ,
sans aucun secours que celuy dont
la nature l'avoit pourveu , en luy
donnant un genie facile & une
execution heureuse. PAUL VERO-
NESE pour l'abondance & la gen-
tillesse de ses inventions , pour la

richesse de ses ajustemens, la noblesse de ses figures, la magnificence de ses étoffes, la facilité de son travail, la beauté de son pinceau, la vie & le mouvement de chaque chose en particulier & du tout en general, & pour le caractere de verité qu'il a sceu donner à tout ce qu'il a peint. Et le CARACHE, pour son genie dans les compositions, pour sa façon d'orner riche & majestueuse, pour son grand goust, sa facilité & sa correction dans le Dessein, & pour s'estre fait une maniere de toutes les bonnes qui estoient avant luy.

Je ne pretens point pareillement, en faisant remarquer les beautez qui manquent dans le general des Ouvrages de ces grands Maistres, soustenir qu'elles manquassent aussi dans leurs Tableaux particuliers; Non plus que je voudrois, en loüant les

perfections de Rubens, ſouſtenir les fautes qui ſe trouveroient dans ſes Tableaux, pour petites qu'elles puiſſent eſtre; mon deſſein n'eſtant que de comparer le caractere general d'un chacun, lequel ſe doit tirer, non d'un Tableau ſeul, mais d'un certain nombre de leurs plus beaux Ouvrages.

Au reſte il ſemble que les choſes depuis quelque temps ſe ſont tournées d'une maniere qu'il n'eſt beſoin d'aucun menagement pour expoſer la verité: mais quelque diſpoſition qu'il y ait pour la reconnoiſtre, je ne m'attens pas qu'elle trouve entrée ſi facilement dans l'eſprit de certaines perſonnes, ou qu'elle y faſſe ſon effet ſi promptement: parce que ceux qui ont les yeux accoûtumez aux Freſques de Rome, ſans diſtinction de ce qui y eſt eſtimable d'avec ce qui ne l'eſt pas, refuſeront

d'abord de la voir & de l'entendre. Et ceux qui aprés une mauvaiſe éducation ont paſſé une partie de leur vie dans une pratique & dans des ſentimens qui luy ſont contraires, ne voudront pas les changer. C'eſt un effet de la foibleſſe humaine de ne rien faire qui puiſſe decouvrir que nous ayons eſté capables de demeurer ſi long-temps dans l'erreur, quoy que cela ne vienne pas toûjours de noſtre faute. Il n'eſt pas donné à tout le monde de recevoir la verité; il n'y a que les grandes ames qui ayent aſſez de lumieres pour la connoiſtre, & aſſez de force pour la ſuivre en tout temps & en tout lieu.

Je n'entreray point dans le détail des Ouvrages de ces grands Peintres que j'ay nommez, je ſuppoſe qu'on ait aſſez veu de leurs Tableaux pour s'en eſtre fait une

idée, & la diſpoſition entr'autres que je demande à ceux qui ſe donneront la peine de lire ce diſcours, c'eſt qu'ils ayent un peu goûté Rubens par la veuë de ſes plus beaux Ouvrages. Car quoi qu'il y ait ce ſemble une obligation de faire toûjours bien ; ce ſeroit une injuſtice de juger de la capacité des gens par le premier Ouvrage que le hazard nous preſente. Ceux de Rubens comme de tous les autres Peintres ont leurs differens degrez de beauté ſelon les temps où il a travaillé, les perſonnes pour leſquelles il deſtinoit ſes Ouvrages, & les lieux où ils devoient eſtre placez. Et l'on ne doit porter un jugement raiſonnable de ſa capacité, que ſur la veuë, ou des Tableaux qu'il a peints luy-meſme dans la force de ſon âge, & qu'il a voulu laiſſer à la poſterité comme un monument de ſa gloire,
ou

ou de ceux qu'il a faits pour les Empereurs, pour les Roys, pour les Princes Souverains, pour les Eglises, & pour ses amis, quand il a voulu leur donner des marques de son estime & de son amitié. La chasse aux Lions, par exemple, & la chûte de S. Paul ont esté faites pour le Roy de Pologne, & quatre autres chasses pour le Duc de Baviéres; le S. Georges & la veuë de Cadis pour le Roy d'Angleterre; les Pelerins d'Emaüs, & la Madelaine chez Simon le Pharisien pour l'Empereur; la chûte des Réprouvez, pour l'Evesque d'Anvers son intime amy, le Siléne pour sa famille, & le bain de Diane pour luy-mesme.

Les Tableaux d'Eglise & ceux entr'autres qui sont exposez aux principaux endroits, & qui sont encore des preuves légitimes de

ſa ſcience, ſont par exemple, le ſaint Roch; la Deſcente de croix, pluſieurs Adorations des Roys; pluſieurs Aſſomptions de la Vierge; ſa Purification; ſa Viſitation; les Miracles de ſaint Ignace & de ſaint François Xavier; & pluſieurs ſemblables Tableaux qui ſont l'ornement des principales Egliſes des Païs bas, & qui peuvent ſe voir en eſtampe.

C'eſt, dis-je, par la veuë de ſemblables Ouvrages que l'on peut connoiſtre l'étenduë du genie de Rubens & la perfection dont il a eſté capable.

Les Tableaux qui ſont dans le Cabinet de M. le Duc de Richelieu ſont non ſeulement de cette nature, mais ils en ſont l'élite: & dans la verité, on ne ſçauroit trop admirer l'heureuſe deſtinée de ces beaux Ouvrages, d'eſtre tombez entre les mains d'un

grand Seigneur qui leur fait un accueil digne de ſa connoiſſance.

Il a bien jugé d'abord par les premiers Tableaux qui luy ſont venus de Rubens, que ce grand-Homme avoit eſté capable d'en peindre encore de plus beaux; & pour en faire la recherche, il s'eſt mis audeſſus des difficultez, & n'a épargné, ny temps, ny ſoins, ny dépenſe. L'état de perfection où ces Tableaux ſont montez, m'a fait naiſtre l'envie de les décrire, afin d'examiner le mérite de Rubens en comparant ſes Ouvrages avec ceux des Peintres les plus généralement eſtimez, & les progrés que cét homme rare fait tous les jours dans l'eſtime des Connoiſſeurs qui ſont ou Curieux ou Peintres, ont fortifié cette penſée.

Mais pour faire cette juſte comparaiſon, il faut avoir le

goust & les yeux épurez. J'entends par le goust épuré, un esprit vuide, non seulement de cette prévention grossiere qui s'empare si facilement des esprits médiocres ; mais encore de celle, qui se glissant insensiblement dans les meilleurs, par l'éducation, ou par une créance trop facile, ne montre les choses que par un costé, & ne laisse plus de liberté pour voir & pour examiner les autres. Telle a esté la prévention des Romains qui n'estimoient que Raphaël, des Florentins qui luy préferoient Mikélange, & de l'Ecole de Venise qui tenoit pour le Titien, comme celle de Bologne a depuis fait pour les Caraches. Et par des yeux épurez, j'entends cette pénétration naturelle, qui ne laisse rien échaper, & qui voit tout ce qu'il y a à voir dans un

Ouvrage. Car tous ceux qui regardent des Tableaux ne les voyent pas entierement, & la raiſon en eſt, qu'il ne faut pas ſeulement les regarder des yeux du corps, mais encore de ceux de l'eſprit, & que cét eſprit ne donne entrée aux choſes que ſelon la proportion qu'il a avec elles. Il faut en un mot pour bien juger de la Peinture, avoir l'eſprit d'une grande étenduë, parce que ceux qui l'ont borné & qui ne ſçauroient poſſeder la théorie des principales parties de la Peinture, diſtinctement & toutes enſemble, jugent cependant de toute la Peinture par rapport ſeulement à la partie qu'ils connoiſſent. Un homme, par exemple, qui ſçaura bien l'Hiſtoire & la Fable ne donnera ſon approbation à un Tableau, qu'à meſure que l'une ou l'autre

y ſera fidelement répreſentée.

Ceux qui aiment l'Antique ne croyent pas qu'on puiſſe faire un beau Tableau s'il n'y entre de l'Architecture, & ſi les figures peintes ne reſſemblent aux Statuës & aux Bas-reliefs antiques. D'autres au contraire, qui ont eſté élevez dans le gouſt Lombart, diſent que l'antique n'eſt bonne que pour les Sculpteurs, & pourveu que les choſes paroiſſent veritables, & que les lumieres & les couleurs y ſoient bien entenduës, ils ſe ſoucient fort peu que les formes en ſoïent correctes. Tel qui aime la Geometrie, ne regardera que les meſures & les proportions de chaque corps avec ſon plan; il rapportera tout à des lignes, & ne croira pas qu'un Peintre ſoit habile s'il ne ſçait les élémens d'Euclide. Il examinera, pour ainſi dire, juſ-

ques aux feüilles des arbres, & ne contera pour rien l'union des couleurs & l'effet du Tout-enſemble. Il y en a qui croyent que tout conſiſte dans la correction du Deſſein; d'autres dans l'expreſſion des paſſions de l'ame; & pluſieurs enfin s'imaginent qu'ils ſont obligez de trouver toûjours quelque choſe à redire, pour eſtre reputez Connoiſſeurs, & pour ne pas perdre la réputation qu'ils prétendent avoir de perſonnes éclairées en toutes choſes. Ainſi, perſonne ne porte ſa connoiſſance au de-là des bornes de ſon eſprit: celuy-là aime une choſe, & celuy-cy une autre, & tous jugent par raport à leur capacité.

Cependant il eſt raiſonnable d'eſtimer tout ce qui eſt beau; mais par mal-heur tout ce qui eſt beau ne nous le paroiſt pas toûjours, & quand noſtre eſprit n'eſt

pas d'une grande étendue, nous ne pouvons aimer plusieurs choses à la fois, ou si-tost que nous commençons de trouver une chose bonne & aimable, une autre que nous aimions auparavant nous devient indifferente.

Supposé donc qu'un esprit ne soit point borné aux connoissances ordinaires, ny gasté par la prévention, il ne reste plus que de se faire une idée juste & parfaite de la Peinture; afin qu'en comparant plusieurs Tableaux, on en puisse juger sur cette idée, & que selon qu'ils auront plus ou moins de conformité avec elle, on en conçoive plus ou moins d'estime. Mais avant que d'entrer dans le détail des parties de la Peinture, il est bon de vous en donner une veuë generale : & pour éviter la confusion nous ferons la comparaison des Pein-

tres, & l'application de leurs Ouvrages aux parties de la Peinture à meſure que nous en donnerons l'idée. Commençons par celle qui eſt generale.

IDE'E DE LA PEINTVRE en general.

LA Peinture eſt la parfaite imitation des objets viſibles. Sa fin eſt de tromper la veuë: & ſes proptietez d'inſtruire fortement, & d'émouvoir les paſſions.

Mais toutes ces choſes qui ſe doivent toûjours ſuppoſer, parce qu'elles ſont eſſentielles, demeureroient froides & languiſſantes ſans le ſecours des perfections qui en relevent le prix. Et de meſme qu'il ne ſuffit pas d'eſtre homme eſſentiellement, & d'avoir un corps & une ame

pour eſtre un homme parfait, & qu'il faut ajoûter à cette eſſence l'habitude des ſciences & des vertus : de meſme auſſi, il faut joindre à l'imitation des objets viſibles, qui eſt l'eſſence de la Peinture, des qualitez qui partent du jugement, de l'eſprit, & du genie du Peintre ; de ſorte que ſelon qu'un Peintre aura plus de ſolidité de jugement, plus de lumiere d'eſprit, & plus de grandeur & d'élévation de genie, il doit faire de plus beaux Ouvrages, ſuppoſé comme j'ay dit, cette eſſence de la Peinture qui eſt la baſe de ſes perfections : Et ces perfections ſe font voir, par exemple, dans l'abondance & la richeſſe des inventions ; dans l'érudition, & dans la netteté des ſujets allegoriques ; dans la fineſſe des expreſſions. Elles conſiſtent encore à

donner du mouvement & de la vie aux objets ; à faire entrer dans une composition tout ce qui convient au sujet que l'on traite pour le rendre complet & agréable, & à n'y rien admettre, que ce qui contribuë à son expression ; à donner à chaque chose son veritable caractere, & enfin à tromper agreablement les yeux d'un homme, qui a de l'esprit, & qui sçait entrer dans celuy du Peintre & dans les sujets qu'il traite.

Voilà l'idée générale de la perfection de la Peinture, faisons-en maintenant l'application aux Ouvrages des plus sçavans Peintres que nous comparerons en mesme-tems à Rubens. Commençons par l'essence de la Peinture qui est l'imitation des objets visibles.

C'est icy où Raphaël, & l'E-

cole Romaine ne ſont que d'une médiocre conſideration; puiſque de l'aveu de tout le monde, ils n'ont pas eu au point que l'ont poſſedée les Lombards, la partie qui trompe les yeux, & que nous appellons eſſentielle. Et de tous les Lombards celuy qui l'a le mieux entenduë, & qui a le plus aproché de la nature, a eſté ſans doute le Titien.

Il eſt vray que cét excellent homme a peint les objets qu'il a répréſentez d'une grande force, d'une grande union, & leur a donné un grand caractére de vérité, principalement aux carnations qu'il a imitées avec beaucoup de ſoins & de recherches, & que par cette exactitude il a mérité la palme dans le genre des Portraits : mais il eſt vray auſſi que Rubens ne tendant qu'à l'effet de ſon Ouvrage, il l'a

monté d'un ton plus haut, & l'a élevé jusqu'aux fraischeurs & au brillant de la nature, & qu'en cela il est au dessus du Titien, comme le Titien est au dessus de Paul Veronése: du reste il ne luy cede, ny en force, ny en union; & ce que le Titien paroist n'avoir fait qu'avec beaucoup de tems, de réflexion & d'atache. Rubens l'a executé avec promptitude, avec science & avec liberté comme le Maistre & le Souverain de son Art. Son genie mesme, tout élevé qu'il est, luy a permis de descendre souvent jusques aux minuties qui rendent de prés l'imitation plus parfaite, par la varieté & la répetition des teintes: mais comme ce n'est plus que l'effet d'une grande patience, quand on possede une fois la chose à fond, & que ce travail convient plûtost aux Portraits &

aux Tableaux d'une grandeur mediocre, Rubens qui se plaisoit aux grands Ouvrages, mettoit tout son Art en l'effet que doit faire un Tableau dans sa distance : car ses teintes sont aussi precieuses & aussi vrayes que celles du Titien, & toute la différence qui est entr'eux sur cét article, c'est que Rubens estant plus ferme dans ses principes, & que sachant parfaitement donner à ses couleurs leur véritable place, il les employoit avec plus de promptitude & de liberté, & leur laissoit par ce moyen tout l'éclat dont elles ont besoin pour imiter parfaitement les beautez vivantes de la nature.

Pour les expressions : soit qu'elles paroissent dans le mouvement du visage, ou des autres parties du corps ; soit que l'occasion les demande douces ou violentes ;

ſoit enfin qu'elles regardent les figures particulieres ou le caractere du ſujet tout enſemble, Rubens a eu autant d'avantage en cette partie que Raphaël, & qu'aucun autre Peintre, & l'on peut meſme aſſurer avec beaucoup de fondement qu'il l'a ſurpaſſé dans l'expreſſion generale du Tableau, & qu'il eſt entré plus avant dans le caractére du ſujet & de l'action, qui doit eſtre une, & à laquelle tout doit concourir : il y a répandu plus de feu, plus de vie, & plus de vérité; & l'on en ſera facilement convaincu ſi l'on veut comparer les meſmes ſujets qu'ils ont traitez l'un & l'autre, comme celuy des Innocens; de la Madelaine chez Simon le Phariſien, &c. les Batailles qu'ils ont faites, comme celle de Conſtantin par Raphaël, avec celle des Amazones par

Rubens; & les autres grandes compoſitions qui ſont ſorties de la main de ces deux Peintres.

Déſcendons preſentement dans le détail des parties de la Peinture, deſquelles je tâcheray de vous donner l'idée avec toute la juſteſſe qui me ſera poſſible, & dont perſonne ne pourra diſconvenir. Ces parties ſont, l'Invention, la Diſpoſition, le Deſſein, & le Coloris.

L'Invention.

L'Invention eſt une partie de la Peinture qui trouve les objets néceſſaires dans la compoſition du Tableau, & cette partie demande trois choſes; de l'imagination; de la prudence; & de l'érudition. Paul Véroneſe imaginoit facilement, Raphaël qui n'avoit pas tant de feu, mais qui l'avoit mieux reglé, imaginoit

noit prudenment, & Rubens imaginoit vivement, prudenment & ſavanment; & l'on peut dire qu'en naiſſant la nature l'avoit abondanment pourveu de ce feu celeſte que déroba Prométée, & qui eſt commun aux bons Peintres & aux bons Poétes. Et quoy que ſon imagination fût feconde, & que les objets s'y preſentaſſent en foule, il ne s'en laiſſoit neanmoins pas accabler; ſon jugement & ſa prudence en prenoient ſeulement, ce qui devoit contribuer tant au plaiſir des yeux, qu'à l'expreſſion de ſon ſujet, & il en retranchoit ce qui eſtoit inutile ou peu convenable.

Mais tous ces objets qui étoient imaginez avec facilité, & choiſis avec prudence, portoient avec eux une erudition profonde quand le ſujet le demandoit

ainsi, & principalement quand il estoit allegorique, comme on le voit par le Livre de l'entrée du Cardinal Infant dans la Ville d'Anvers; dans lequel les allegories sont toutes fondées sur l'Antiquité : car Rubens a esté non seulement un savant Peintre, mais encore un savant homme dans toute sorte de litterature.

La Disposition.

La Disposition est une economie qui distribuë les objets de maniere qu'il en resulte un effet avantageux.

Rien n'est plus necessaire dans la Peinture que cette partie, & c'est bâtir sur le sable que de terminer les choses qu'on aura inventées, si elles ne sont placées dans un lieu qui les fasse paroître avec avantage, & dans lequel

elles puiſſent recevoir des lumiéres & des ombres qui donnent de la force aux objets, & qui faſſent repoſer la veuë. Une diſpoſition mal entenduë eſt un défaut, que ny le travail, ny le tems ne ſauroient réparer. Si au contraire les objets ſe trouvent bien placez, les autres choſes s'y joignent facilement, & comme d'elles-meſmes; en ſorte qu'à meſure que l'on apportera de ſoin aux objets particuliers bien diſpoſez, on embellira le Tout-enſemble.

C'eſt dans ce ſens que Menandre ſe vantoit d'avoir fait ſa Comedie quand il en avoit diſpoſé les Scenes, bien qu'il n'en eût pas commencé le premier acte.

Cette economie n'a eſté connuë qu'en partie par les Peintres meſmes les plus habiles. Elle comprend quatre choſes; les attitudes; les plis des draperies;

les groupes ; & l'effet du Tout-enſemble. Raphaël & les autres habiles Peintres ont excellenment pratiqué les deux premieres : mais ils n'ont qu'effleuré la connoiſſance des groupes & l'harmonie de tout l'Ouvrage, à la reſerve du Titien, qui d'un autre coſté n'a pas eſté toûjours heureux, ny dans les plis des draperies, ny dans les attitudes. Un groupe eſt un aſſemblage d'objets dont les parties éclairées font une maſſe de lumiere, & les parties ombrées une maſſe d'ombre ; & cela ſe fait ainſi pour repoſer la veuë d'eſpard en eſpard, & pour empeſcher qu'elle ne ſoit partagée en pluſieurs rayons par la trop grande multiplicité des figures ſeparées.

Et l'harmonie du Tout-enſemble, eſt un accord de couleurs & de lumieres ; qui doivent con-

courir à rendre le principal objet plus ſenſible. C'eſt encore une ſubordination des groupes particuliers, dont les plus foibles cedant au plus forts, contribuent enſemble à n'en faire qu'un : & c'eſt ce que Titien apelloit la grappe de raiſin.

Raphaël à la verité à exellenment bien entendu l'aſſemblage des figures : mais il a ignoré celuy des ombres & des lumieres auſſi-bien que l'effet du Tout-enſemble. Le Correge qui a eu de la delicateſſe, & de la ſingularité dans ſes compoſitions ; & qui a drapé d'un grand gouſt, n'a point eu de beau choix dans ſes attitudes. Paul Veroneſe a tres-bien entendu l'harmonie des couleurs, mais il n'a pas connu l'artifice des groupes non plus que le Carache. Rubens ſeul a reduit cette economie dans ſa

perfection : il a donné de la noblesse, du mouvement, & de la verité à ses attitudes ; il a drapé d'un grand goust, & a mis les plis bien à leurs places pour conserver le nud, en imitant toujours la varieté des étoffes. Pour les groupes,&l'effet du Tout-ensemble, jamais Peintre ne les a si bien entendus ; & ce qui paroist en cela n'estre fait qu'avec peine dans les Tableaux du Titien, coule de source dans ceux de Rubens : & le caractere le plus sensible qui fait reconnoître ses Ouvrages, c'est la surprise & l'effet extraordinaire qu'on y remarque.

Le Dessein.

L'idée ordinaire du Dessein est conceue par ces paroles. C'est une partie de la Peinture qui

donne aux corps leurs justes proportions.

Cette sorte de Dessein dépend absolument des mesures, & par consequent de la regle & du compas ; l'habitude en est toute corporelle, & doit estre, comme disoit Mikelange, dans les yeux : & quoi qu'un Peintre n'ait pas encore cette habitude tout-à-fait bien affermie, il pourra neanmoins avec de la patience reduire ses figures dans la perfection que demandent les regles ; ce qui ne se peut faire dans les autres parties de la Peinture qui sont toutes spirituelles. Ainsi ce n'est point sur cette precision de mesures seulement, que je pretends louër le Dessein que je vois dans un Tableau ; je la regarde, quand elle est toute seule, comme l'objet des jeunes étudians qui sont dans les élemens de la Peinture,

& qui doivent chercher à ſe faire une habitude conſommée dans cette partie ſi néceſſaire ; & il ne faut qu'un travail aſſidu & un eſprit médiocre pour y arriver.

Il y a une autre ſorte de Deſſein, tout ſpirituel, & dont peu de Peintres ont eſté capables, lequel ſupoſant toujours la juſteſſe des meſures, & l'habitude des yeux & de la main, a ſa réſidence dans l'eſprit du Peintre. Il conſiſte à imprimer aux objets peints la verité de la Nature, & d'y rappeller les idées de ceux que nous avons ſouvent devant les yeux, avec choix, convenance & varieté : choix, pour ne pas prendre indifférenment tout ce qui ſe rencontre ; convenance, pour l'expreſſion des ſujets qui demandent des figures, tantoſt d'une façon & tantoſt d'une autre ; & varieté pour le plaiſir des yeux,

&

& pour la parfaite imitation de la nature qui ne montre jamais deux objets ſemblables.

Raphaël & le Carache ont pratiqué ſans contredit l'une & l'autre de ces deux idées du Deſſein : & ſi par la premiere l'on juge de Rubens ſur les Ouvrages qu'il a faits à la haſte, ou dans ſa jeuneſſe, ou ſur ceux qu'il a fait executer par ſes Diſciples, on le trouvera fort éloigné de Raphaël & du Carache: mais ſi l'on veut lui faire juſtice, & juger de ſon Deſſein ſur les Tableaux qu'il a faits, comme nous avons dit, dans ſon loiſir & pour ſa gloire, on le trouvera ſavant en cette partie. Et ſi l'on m'objecte que dans ces Tableaux-là meſme, il y a encore des fautes contre la correction des meſures, je repondrai qu'on en rencontre dans Raphaël & dans le Carache, quand on veut

regarder leurs Tableaux ſans prevention, & ſe donner la peine de les examiner.

La ſeconde idée du Deſſein que je viens de donner regarde tout l'Ouvrage en general, & vous trouverez que jamais Peintre ne l'a mieux entendu que Rubens dans les grands ſujets qu'il a traitez.

Si l'on ne veut enviſager le Deſſein que dans une figure particuliere & le chercher dans ſa derniere perfection, l'on ne peut nier qu'il ne ſoit composé de deux choſes, dont l'une conſiſte dans la proportion des membres, & l'autre dans l'eſprit du contour. La premiere fait que ce que l'on deſſine eſt, par exemple, le corps d'un homme, mais la ſeconde y donne l'ame, & fait que ce corps paroît veritablement de chair, & qu'il eſt plein de ſang & de vie.

Un Peintre qui doit estre un parfait imitateur de la nature, n'est pas moins obligé à l'un qu'à l'autre: & il est certain que Rubens a beaucoup d'avantage sur Raphaël & sur le Carache dans l'esprit du Contour. Cela se peut voir aisément en comparant les plus belles estampes de l'un & de l'autre; le jugement de Paris, par exemple, qui est une des plus belles de Raphaël avec le saint Michel de Rubens, ou telle autre que l'on voudra, pourveu que les Graveurs en soient habiles. Si quelqu'un pouvoit là dessus le disputer à Rubens, ce seroit le Correge; car les Contours de ses figures sont non seulement d'un bon goust, mais ils portent avec eux un caractere de chair, & d'une chair delicate: ainsi la correction du dessein, dont la plus part ne conçoivent

qu'une imparfaite idée, consiste autant dans cét esprit du Contour, que dans la justesse des mesures; puisque rien ne peut estre correct, où il y a défaut de quelque chose.

Mais si dans l'éfroyable quantité d'Ouvrages qu'a fait Rubens, l'abondance de ses pensées & la rapidité de son génie ne luy ont pas permis de réflechir continuellement sur la régularité de son Dessein, il en avoit neanmoins assez pour satisfaire ceux qui ont le plus de connoissance de cette partie. Il possedoit parfaitement l'Anatomie qui en est le fondement, il dessinoit d'une grande maniere, d'un grand goust & d'une facilité merveilleuse des figures de toutes proportions & des animaux de toutes les especes: si son goust de dessein ne sent pas l'Antique, il a d'autres

delicateſſes qui ont leur merite. On ne peut pas à la verité s'attacher à des proportions plus belles & plus élégantes que celles des Statuës antiques ; mais il faut en ſavoir oſter la crudité & la ſécheresſe dans les parties du corps comme dans les draperies. Les anciens Sculpteurs ont eu leur raiſon pour en uſer comme ils ont fait ; ils eſtoient certains que quoi qu'ils fiſſent, ils ne pourroient jamais perſuader entierement les yeux, & faire croire que le nud de leurs Statuës ſont de veritables chairs, & leurs draperies de veritables étoffes : ils ſe ſont attachez avec plus de raiſon à fraper la veuë par la majeſté des attitudes, par la grande correction, la delicateſſe & la ſimplicité des membres, évitant toutes les minuties, qui ſans le ſecours de la couleur ne peuvent

qu'interompre la beanté des parties ; tout cela eſt tres-beau, & il eſt impoſſible de tirer du marbre aucune choſe qui puiſſe flater le gouſt davantage, ni donner plus d'admiration. Mais les Peintres qui ont de quoy imiter la nature plus parfaitement, ne doivent pas ſe borner aux Ouvrages anciens, ni les imiter en cela ; ils ne s'en doivent ſervir tout au plus que comme des moyens pour faire choix de la belle nature dont les Statuës antiques tirent toute leur beauté. Rubens a puiſé à la meſme ſource, il a cru ne pouvoir mieux chercher les beautez de la Nature que dans la Nature meſme. Il l'a choiſie autant que celle de ſon païs luy a pû permettre, en y ajoûtant ce que ſon idée lui fourniſſoit de grand & de noble ; mais toujours convenable à ſon

ſujet. En effet, les Baccantes & les ſatires qu'il a peints, par exemple, ſont d'un auſſi beau choix dans leur eſpece, que Diane & ſes Nimphes dans le Tableau du bain de cette Déeſſe le ſont dans le leur. Il avoit étudié avec la derniére exactitude les principes du Deſſein : j'ay vû les recherches profondes qu'il en avoit faites; & ceux qui auront une veritable connoiſſance de cette partie, admireront plûtoſt ſon ſçavoir qu'ils ne s'amuſeront à critiquer les fautes qui s'y ſont gliſſées par inadvertance.

Et certes à voir la fermeté & la réſolution de ſes contours, on diroit que l'habitude qu'il avoit de deſſiner, luy avoit eſté plûtoſt donnée de la Nature en pure grace, qu'il ne l'avoit receue de la regle & du compas : ſon eſprit étoit ſi grand, ſa main ſi legere,

& ſon génie ſi facile, qu'il faiſoit abſolument ce qu'il vouloit. Ainſi s'il ne s'eſt pas ſi fort arreſté au gouſt de l'Antique, ce n'eſt point par impuiſſance, c'eſt qu'il n'y trouvoit point aſſez la vérité du Naturel dont il vouloit eſtre un parfait imitateur. Il eſtoit bien perſuadé, comme il eſt vrai, que la diverſité de la Nature eſt une de ſes plus grandes beautez, & il ne trouvoit pas qu'en s'attachant aux Statuës & aux Bas-reliefs, il pût ſe ſatisfaire aſſez pleinement. L'eſprit de l'homme n'eſt pas infini, il a des bornes, & aprés un certain nombre de figures, ou d'airs de teſtes dont le Peintre a rempli ſon idée d'aprés l'Antique, ou autrement, il ne peut en faire davantage ſans tomber dans une repetition ennuieuſe. Rubens a évité d'autant plus cette repetition, qu'il avoit

de grands Ouvrages à faire, & qu'il ſentoit que la Nature n'eſtoit point une carriere trop ample pour la vaſte étendue de ſon génie ; auſſi n'eſt-il pas poſſible de remarquer dans quelqu'un de ſes Ouvrages, de quelque ſuite qu'il puiſſe eſtre, je ne dirai pas deux figures ſemblables, mais meſme deux aſpects de teſte, deux mains, ni quelque autre partie que ce ſoit.

S'eſtant donc propoſé la Nature comme l'objet de ſes études & de ſes refléxions ; il a obſervé exactement, & avec un jugement admirable, le veritable caractére des choſes, ce qui les diſtingue les unes des autres, & qui les fait paroître ce qu'elles ſont à nos yeux : & il a pouſſé cette connoiſſance ſi loin, qu'avec une hardie, mais ſage & ſçavante exagération de ce caractére, il a

rendu la Peinture plus vivante & plus naturelle, pour ainſi dire, que la Nature meſme. C'eſt dans la veuë de cét heureux ſuccés qu'il ne s'eſt pas mis ſi fort en peine de ſe remplir l'idée des contours Antiques, dont la plus part étant imitez avec trop d'afectation, portent avec eux une idée de pierre qu'ils communiquent infailliblement aux Ouvrages de ceux qui s'y ſont trop attachez; au lieu que les contours de Rubens, comme nous avons dit, donnent au nud un véritable caractére de chair, telle qu'il l'a voulu répreſenter ſelon les âges, les ſexes & les conditions. Car on voit cette diverſité dans les ſujets qui la demandent; dans le ſaint George, par exemple, elle paroît avec un merveilleux artifice; le Saint & la Pucelle ſont d'une proportion

digne de leur qualité, & conforme aux perſonnes Royales, ſous la figure deſquelles elles ſont répreſentées. Ces deux figures ſont à la vérité d'une attitude majeſtueuſe, d'une grace & d'une nobleſſe à inſpirer du reſpect: mais toutes ces circonſtances paroiſſent d'autant plus, que Rubens ayant deſſiné la fille d'une proportion tout-à-fait delicate, a fait les trois femmes qui ſont au prés, d'une taille moins avantageuſe. Toutes les autres figures du Tableau ſont deſſinées d'une proportion differente, ſelon la diverſité de leur condition & de leur âge, qu'elles font encore mieux paroître par leur oppoſition: Et les païſans qui ſont ſur l'antre du dragon, ne ſont pas moins beaux dans leurs meſures que les Soldats, les jeunes femmes, les vieilles & les enfans

le ſont dans les leurs ; tout y eſt d'un grand faire & d'un Deſſein correct & reſolu. Dans le païſage de la veuë de Cadis, dont la forme lui a inſpiré d'en faire un ſujet heroïque, & d'y repreſenter l'arrivée d'Uliſſe en l'Iſle de Corcire, les figures y ſont nobles ; & dans les veuës de Flandre, où il a traitté des ſujets champeſtres, il y a mis des figures qui dans leur proportion & leur état de païſans ſont admirables.

Tout cela vous doit faire voir, que Rubens étoit un grand Deſſinateur ; & ſi vous n'en eſtes pas convaincu par tout ce que je viens de vous dire, ſoyez-le par la veuë de ſon Tableau de la chute des Réprouvez, dans lequel vous verrez plus 200. figures nuës, en des attitudes differentes, extraordinaires, deſſinées d'un grand gouſt, & d'un grand

Art, & qui ne pouvant eſtre copiées d'aprés la Nature, parce qu'elles ſont toutes en l'air, ne peuvent partir que d'une main ſavante, & d'un génie conſommé dans l'habitude du Deſſein.

Le Coloris.

Le Deſſein dont nous venons de parler eſt la place & la circonſcription des figures, le Coloris en eſt l'effet, & cette derniere partie qui donne le caractére au Peintre, qui le diſtingue d'avec le Sculpteur, & qui met la derniére perfection à ſes Ouvrages, n'eſt autre choſe que l'intelligence des couleurs, des lumiéres & des ombres.

Dieu en créant les corps a fourni une ample matiére aux créatures de le louër & de le reconnoître pour leur Auteur;

mais en les rendant colorez & viſibles, il a donné lieu aux Peintres de l'imiter dans ſa toute-puiſſance, & de tirer comme du néant une ſeconde nature, qui n'avoit l'eſtre que dans leur idée. En effet, tout ſeroit confondu ſur la terre; & les corps ne ſeroient plus ſenſibles que par le toucher, ſi la diverſité des couleurs ne les avoit diſtinguez les uns des autres. Le Peintre qui eſt un parfait imitateur de la Nature doit donc conſiderer la couleur comme ſon objet principal; puiſqu'il ne regarde cette meſme Nature que comme imitable, qu'elle ne luy eſt imitable qu'à cauſe qu'elle eſt viſible, & qu'elle n'eſt viſible que parce qu'elle eſt colorée.

La veritable ſcience du Coloris ne conſiſte pas à donner aux objets peints la veritable couleur du

naturel, mais à faire en ſorte qu'ils paroiſſent l'avoir : parceque les couleurs artificielles ne pouvant atteindre à l'éclat de celles qui ſont en la Nature, le Peintre ne peut les faire valoir que par comparaiſon, ſoit en diminuant les unes, ou en exagérant les autres. Un Peintre qui imite ſimplement les couleurs du Naturel, telles qu'il les voit, & qu'elles paroiſſent, eſt l'eſclave de la Nature, & non pas ſon imitateur. Il doit ſavoir que ſes couleurs diminuent quelques-tems aprés qu'elles ont eſté employées, que la diſtance en ternit l'éclat, que ſa toile eſt une ſuperficie plate, & qu'enfin il ne peut ſurmonter ces trois obſtacles ſans une parfaite connoiſſance de la valeur des couleurs, & ſans une ſavante exagération qui donnant plus de relief aux objets, & rendant leurs

caractéres plus ſenſibles renferme le plus grand ſecret du Coloris.

Tout le monde ſçait que l'Ecole Romaine n'a eu que tres-peu de connoiſſance en cette partie, & que les Caraches & le Correge meſme en laiſſent tout l'avantage à celle de Veniſe: il nous y faut donc reſtraindre.

Paul Veronéſe a tres-bien entendu l'harmonie des couleurs, mais il n'a point connu toute leur force, ni tout l'artifice du clairobſcur qui en eſt le fondement. Titien a ſceu parfaitement l'accord & la force des couleurs, principalement dans les figures particulieres qu'il a travaillées avec un ſoin qui les rend égales à la Nature; Rubens a poſſedé toutes ces choſes, & ſi l'on trouve qu'il ait eſté ſurpaſſé par l'éxactitude du Titien en voyant leurs Ouvrages de prés, il s'eſt

mis

mis au dessus de luy quand ces mesmes Ouvrages sont regardez dans leur distance, parce qu'il a connu plus parfaitement encore la force de ses couleurs, il les a montées plus haut, & a poussé plus loin l'intelligence des groupes, & l'économie du Tout-ensemble. La Peinture n'est point faite pour estre veuë de prés, non plus que la Poësie :

Vt Pictura Poësis erit ; quæ, si propius stes,
Te capiet magis ; & quædam, si longius abstes. dit Hor.

& il suffit que les Tableaux fassent leur effet du lieu d'où on les regarde, si ce n'est que les Connoisseurs, aprés les avoir veus d'une distance raisonnable, veuillent s'en approcher en suite pour en voir l'artifice : car il n'y a point de Tableau qui ne doive avoir son point de distance, d'où

il doit eſtre regardé : & il eſt certain qu'il perdra d'autant plus de ſa beauté, que celui qui le voit ſortira de ce point pour s'en approcher, ou pour s'en éloigner. Cela eſtant, je trouve que c'eſt une perte de tems, pour ne pas dire, un manque d'intelligence que de faire un travail inutile, & qui ſe perd quand on regarde le Tableau dans cette diſtance convenable. Et au contraire, il y a beaucoup d'Art & de ſcience, en faiſant tout ce qui eſt néceſſaire, de ne faire que ce qui eſt neceſſaire.

Si nous examinons les autres qualitez qui relevent l'eſſence de la Peinture ; comme la fécondité du genie pour les grands ſujets ; la variété ; la nobleſſe ; la grace ; la facilité ; la prudence, & l'érudition, afin de n'y faire entrer que ce qui eſt convenable

pour inſtruire & pour divertir ; nous trouverons que non ſeulement il n'a eſté ſurpaſſé, ni de Raphaël, ni du Carache, ni d'aucun autre ; mais qu'en cela il a des avantages ſur eux qui luy ſont particuliers ; & je n'en puis donner de meilleures preuves que la veuë de ſes beaux Ouvrages, & la lecture de ſa vie : Car c'eſt dans le caractére des objets que le Peintre fait voir celuy de ſon génie ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on dit ordinairement qu'on fait ſon portrait dans ſon Ouvrage, c'eſt-à-dire, le portrait de ſon eſprit. Raphaël qui eſtoit naturellement doux, n'a pû cacher ſon temperament dans les ſujets de combats & de carnage ; Mikélange qui étoit ſevére & mélancolique, a répandu ſon humeur dans tout ce qu'il a fait de Peinture & de

Sculpture ; le Carache qui étoit fier & ſauvage n'a donné aux femmes que tres-rarement cét air doux & gracieux que demande leur ſexe, & ainſi des autres, leſquels ont eſté tous retenus, ou par le poids de leur temperamment, ou par les bornes de leur eſprit.

Celui de Rubens eſtoit univerſel, & l'étenduë de ſon génie le faiſoit entrer tout entier dans les actions qu'il avoit à traiter ; il ſe transformoit en autant de caractéres, & ſe faiſoit à nouveau ſujet un nouvel homme.

Joignez à cela qu'il avoit cultivé cét eſprit dans les affaires & dans les negotiations les plus importantes de l'Europe, & ne vous eſtonnez pas qu'un tel homme aprés avoir paſſé la moitié de ſa vie dans un commerce avec les Rois & les Princes Sou-

verains dont il a manié les interests, & dont il a eu l'estime & l'amitié, ait répandu tant de noblesse, tant de grandeur, tant de force, & tant de delicatesse dans ses Ouvrages.

La variété qui est une des plus grandes beautez de la Nature,

Per tanto variar Natura è bella.

& qui par consequent est si necessaire dans les Tableaux, se voit observée dans ceux de Rubens plus que dans les autres: car son génie étoit si fertile, qu'il ne s'est pas contenté de faire voir dans un Tableau seul la mesme diversité que dans la Nature, il a encore traité les mesmes sujets qu'il a peints sept ou huit fois d'une façon si differente que l'on ne sauroit y remarquer aucune chose dans l'un de ces Tableaux qui soit repeté dans l'autre, tant pour les pensées,

pour les figures, que pour les aſpects de teſtes.

Pour la facilité, jamais Peintre n'en a tant eu. Je n'entens pas ſeulement cette facilité qu n'eſt que dans le maniement du Pinceau; mais celle qui eſt dans l'habitude des principes que Rubens poſſedoit ſi parfaitement, que ſa main pour obeïr promptement à ſa volonté, employoit la couleur tantoſt d'une façon, & tantoſt d'une autre, toujours au gré des regles, & pour ſatisfaire ſon imagination pleine de feu & de diſcernement. C'eſt l'eſprit tout ſeul qui a travaillé à ſes Tableaux, & l'on peut dire qu'à l'imitation de Dieu, il a ſoufflé ce meſme eſprit dans ſes Ouvrages plûtoſt qu'il ne les a peints.

Aprés l'idée que je viens de

vous donner de la Peinture, & la comparaiſon que nous avons faite avec elle des Ouvrages en général des plus habiles Peintres. Il eſt aiſé de voir que l'Italie ne nous a point encore donné perſonne qui en ait eu toutes les parties, & que Rubens les a poſſedées toutes à la fois, non ſeulement avec certitude, & par les regles ; mais éminenment par la ſuperiorité & par l'univerſalité de ſon génie. Car il ne ſuffit pas d'avoir la connoiſſance des preceptes pour la perfection de cét Art, il faut une ame qui ait les mouvemens prompts & faciles, qui ait du feu pour inventer, & de la fermeté dans l'éxécution. Le genie de Rubens étoit capable de produire lui ſeul, & ſans l'aide d'aucuns preceptes des choſes extraordinaires ; mais comme

il étoit naturellement éclairé, & de plus Philoſophe, il a bien crû que la Peinture étant un Art, & non pas un pur effet du caprice, elle avoit des principes infaillibles, dont il a tiré la quinteſſence par l'ordre qu'il ſavoit donner à ſes études. Ainſi, la ſolidité de ſes principes, & l'élévation de ſon génie, luy ont donné un empire abſolu ſur ſon Art, & luy ont fait faire des choſes parfaites & extraordinaires tout enſemble.

Or il y a des choſes parfaites dans un genre mediocre, & d'autres parfaites dans un genre élevé & extraordinaire. Pluſieurs Peintres ont eſté capables de cette premiére ſorte de perfection, parce qu'ils ont eu certains talens proportionnez à leurs entrepriſes, & de la pénétration juſqu'au degré que demandoit

mandoit leur Ouvrage. Et cela ſe voit, par exemple, dans les Portraits du Titien, entr'autres dans celuy du Marquis del Waſte, qui eſt un chéd'euvre précieux & digne certes de la majeſté du Maiſtre qui le poſſéde.

Mais la perfection dans le genre ſublime & dans les ſujets extraordinaires ne ſe trouve que dans les Tableaux de Rubens: & luy ſeul a eſté capable de concevoir toutes les circonſtances qui peuvent ſoûtenir l'idée des grandes ordonnances, & la dignité des ſujets heroïques, & d'y faire entrer toute la nobleſſe, & toute la grace qu'ils demandent; d'y donner cette vérité, ce feu & ce mouvement qui les rend ſemblables à la Nature: enfin de traiter les ſujets grands d'une maniére grande dans tou-

tes les parties de la Peinture.

Si quelqu'un n'estoit pas assez pleinement convaincu, ou si quelque reste de prévention l'empeschoit de donner à mes raisons toute l'attention nécessaire, je luy demande en grace de ne rien déterminer sur la matiére dont il s'agit, qu'il n'ait consulté les Juges qui luy sont les moins suspects, je veux dire ses yeux, & qu'il n'ait veu l'un auprés de l'autre des Tableaux de Rubens, & de ceux des meilleurs Peintres d'Italie. Cette comparaison actuelle est si avantageuse à Rubens, qu'elle efface non seulement les Ouvrages des autres Peintres, mais encore tout ce que je viens de dire en sa faveur. C'est une preuve contre laquelle on ne peut tenir, & qui fait revenir tous les jours les personnes qui avoient pour luy le plus d'aver-

ſion, ſoit qu'ils ſe fuſſent laiſſé perſuader par des gens préve-nus, ou qui avoient intereſt à le detruire, ſoit que l'éducation eut fait en eux une habitude con-traire, ſoit enfin qu'ils n'euſſent point veu par eux-meſmes les belles choſes de Rubens, dont les plus exquiſes, ſans contre-dit, en toute ſorte de genre, ſe voyent dans le Cabinet de M. le Duc de Richelieu; je vous en fais icy une foible deſcription, qui n'eſt pas tant pour vous don-ner le plaiſir des beautez que l'on découvre dans les Originaux, que pour vous en conſerver l'i-dée aprés les avoir veuës.

LE CABINET
DE
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE RICHELIEU.

QVoyqu'il y ait dans ce Cabinet des Tableaux de quelques-uns des grands Maiſtres que j'ay nommez, on a ſeulemeut fait la deſcription de ceux de Rubens qui en ſont la plus grande partie, & l'on remet à faire celle des autres, que quelques Tableaux rares que l'on attend, ſoient arrivez.

LA CHUTE DES REPROUVEZ,

TABLEAU DE RUBENS, *par M. L. D. D. R.*

QUEL épouvantable fracas ! Quel desordre affreux ! Que de prodiges ! Que de merveilles ! Que d'horreurs & de miseres tout à la fois dans ce Tableau ! Il me semble que je sens crouler les fondemens du monde, & que j'entens retentir dans l'air des cris, & des gemissemens. Quelle vive peinture de ce jour fatal & malheureux, qui doit reveler, confon-

dre, & punir tous les crimes de l'Univers! Suivons, s'il ſe peut, l'eſprit d'un ſi grand Maiſtre en ſon Art, qui fait comprendre, d'une ſeule veuë, les effets de la vengeance divine, & qui fait imprimer avec tant de force dans les cœurs, la terreur des jugemens du Dieu vivant.

Les Anges paroiſſent tous couverts & tous brillans de feux. Ces eſprits brûlans d'amour, qui pour exécuter les ordres d'un Dieu, juſte vengeur, par les rayons de leur vive lumiére, comme par autant d'éclairs, foudroient les pechez, & les pecheurs d'une maniére la plus fiére qui ſe puiſſe imaginer. Je voy ce dragon à ſept teſtes, & ces animaux, images horribles des ſept crimes capitaux, ſeparez par maſſes, & confondus avec un Art merveilleux,

les uns dans les autres.

Je voy le pere & l'auteur de tous, l'Orgueil, le ſeul qui tombant foudroyé ne peut s'humilier, ſe releve encore par une audace digne du chatimant qu'il vient de recevoir.

J'aperçoy la noire Envie reculée en un coin obſcur par l'adreſſe du Peintre, comme s'il vouloit mettre à couvert de ſon venin cét Ouvrage, & tous ceux qui ſont dignes de l'immortalité. On ne laiſſe pas d'entrevoir dans ſa chûte ſes regards de travers, qui peuvent à peine ſoûtenir un moment cette lumiére celeſte, qui fera le bonheur d'autruy, & qui fait ſon tourment & ſa rage.

Icy paroît l'Avarice avide, toujours pauvre, & jamais contente, outrée de douleur, ſachant qu'il faut renoncer au plus grand des treſors.

Plus haut ſe void la dangereuſe Luxure, punie de ſes plaiſirs paſſez par la ſource meſme de ſes plaiſirs, que le Peintre ingénieux a dérobée par pudeur à la veuë. Ah ! qu'elle paroît confuſe & deſeſperée de les voir changez en des ſupplices, qui n'auront jamais de fin.

C'eſt icy plus bas l'ardente Colere, qui par ſes yeux étincellans, & par la maniére dont elle déchire avec ſes dents tout ce qui luy reſiſte, fait éclatter ſa fureur & ſon deſeſpoir.

Dans le milieu du Tableau, paroiſſent la peſante & lâche Pareſſe, & l'inſatiable Gourmandiſe, dont les caractéres ſont marquez par des corps gros & peſans ; qui ſoufrent les cuiſantes morſures, & les piqûres cruelles des beſtes infernales, ſans ſe pouvoir remüer (quoyque pene-

trées de douleurs) tant elles font enſevelies dans leur profonde létargie.

Je voy tous les demons déchaînez, & par tout répandus & animez de rage; qui pour obeïr à leur Créateur, & pour ſe venger de leurs horribles peines, font ſouffrir tout ce qu'ils endurent à ces miſerables, dont ils deviennent en un inſtant, les bourreaux & les maiſtres.

Quelles flâmes de couleur mêlée de ſoûfre, de poix, & de bitume, dont la ſombre & triſte lueur n'éclaire que pour ouvrir l'abyme de la mort éternelle, où le courroux celeſte fait tomber en pluye de feu tous vivans & tous morts, ces malheureux criminels, accablez de repentirs inutiles?

Quel eſprit pouvoit concevoir & exprimer tant de mouvemens

violens, tant de ſentimens divers; tant de paſſions contraires, tant de ſorte de tourmens?

Quelle main pouvoit tracer tant de choſes terribles, ſi animées & ſi ſpirituelles?

Qui pouvoit mettre de l'ordre dans un ſi furieux deſordre?

Qui pouvoit deſſiner ſans modéle tant d'attitudes ſi difficiles, d'une maniére ſi grande & ſi naturelle?

Qui pouvoit, par un mélange exquis de couleurs, mettre de la difference en meſme-tems, & de l'union, dans tous ces corps dénuez de veſtemens?

Qui pouvoit enfin tromper les yeux, ſurprendre l'imagination, & perſuader que le dernier jour, ſi incertain pour le tems, pour l'heure, pour le moment eſtoit arrivé; & que c'eſtoit, non l'ima-

ge, mais la verité du plus funeſte de tous les ſpectacles. Rubens ſeul qui par un heureux génie, par la force de ſon imagination, par la grandeur de ſon eſprit, par la ſolidité de ſon jugement, & par une experience conſommée, avoit réuni en luy toutes les qualitez des plus habiles Peintres des ſiécles paſſez, a pû faire ce chéd'euvre de l'Art.

LA CHUTE DES REPROUVEZ,

mesme Tableau que le precedent.

LA chute des damnez est le plus difficile sujet qu'un Peintre puisse traitter, & dans lequel il y ait plus d'occasions de faire paroistre sa capacité, ou son ignorance : & les raisons entr'autres que l'on en peut donner, sont ; Qu'y ayant une tres grande quantité de figures, il faut beaucoup de génie & de fertilité de la part du Peintre, & beaucoup de variété de la part de l'Ouvrage ; Que la Nature, qui est l'objet du Peintre, & dont il tire ses meilleurs conseils & ses plus puissans secours, de-

vient icy preſque inutile; & l'extréme difficulté de faire tenir un modele dans les attitudes qui ſont convenables au ſujet, demande une imagination vive & nette, un eſprit droit, juſte, & bien rempli des regles de l'Art, & de la connoiſſance des effets de la Nature; Qu'y ayant des damnez de tous ſexes & de toutes conditions, il faut que le Peintre évite la répétition, & deſſine, comme on dit, ſans maniére; Que le ſujet ne s'eſtant jamais veu, l'imagination qui y ſupplée, doit eſtre non ſeulement vive; mais belle & bien reglée, pour produire quelque choſe d'extraordinaire & de vraiſemblable tout enſemble; Que les expreſſions y doivent eſtre extrémement animées, & que tout y doit paroître dans un mouvement tumultueux, & dans un

deſordre, qui donne de l'effroy,& qui n'ait rien d'extravagant. Enfin, ce ſujet eſt la coupelle, & la pierre de touche du Peintre; & tous ceux qui l'ont traité avant Rubens, n'en ont aſſurément point donné l'idée qu'on en doit concevoir. On verra que Rubens s'eſt tiré de ce pas gliſſant avec avantage, ſi l'on veut ſe donner la peine de luy faire de bonne foy, en examinant cét Ouvrage, l'application des choſes que je viens de dire.

On voit par experience, que ce Tableau produit tout l'effet qu'on en peut attendre: car perſonne ne le regarde attentivement qu'il ne ſoit frapé d'horreur, & qu'il ne deſcende, pour ainſi dire, tout vivant dans les enfers. Les ignorans, ſans y penſer, en font l'éloge auſſi-bien que les plus ſavans Connoiſſeurs;

les

les premiers en detournant leurs yeux, aprés l'avoir regardé quelque tems, parce qu'ils n'en peuvent ſouffrir l'effet terrible, & qu'il leur ſemble effectivement voir de veritables damnez; & les ſavans, en changeant auſſi-toſt cette terreur en admiration, & en s'extaſiant, pour ainſi parler, à la veuë de cét Ouvrage incomparable, aprés en avoir examiné chaque partie, & l'effet du Tout-enſemble.

Le Carectére de ce Tableau eſt proprement le déſordre & le deſeſpoir, dont Rubens n'a point eu d'autre modéle, que l'idée qu'il s'eſt faite de ces paroles de l'Evangile : *Allez maudits aux flammes eternelles, le ſejour du deſordre & de l'horreur.* Cét horreur & ce deſordre paroiſſent dans tout l'Ouvrage. C'eſt un grand nombre de malheureux, aban-

donnez à la rage & au deſeſpoir; qui par la peſanteur naturelle de leurs corps, & par la maniére dont ils ſont diſpoſez, ſemblent eſtre dans le moment d'une chute actuelle & précipitée, pendant qu'une infinité d'autres ſont brûlez dans les flammes, ou plongez, ſelon les termes de l'Ecriture, dans un eſtang de ſouffre. Et pour trouver de la diverſité dans ſes figures, il a repreſenté ces damnez ſous la laideur des ſept pechez mortels, qu'il a marquez particuliérement par le dragon à ſept teſtes de l'Apocalypſe, & chacun y eſt diverſement tourmenté, ſelon la diverſité de ſon crime, & toujours par où il a offenſé; mais cela avec une variété ſi ingénieuſe, qu'il ne ſe peut rien davantage : & la ſeule choſe en quoy toutes ces figures ſe reſ-

ſemblent, c'eſt qu'elles portent avec elles un caractére de malédiction.

L'on voit dans l'Apocalypſe que ſous le nom de beſte il faut entendre, tantoſt le demon, & tantoſt le peché ; & de là, le Peintre a pris occaſion pour augmenter ce caractére d'horreur, de donner aux demons celuy de quelque animal, & de leur oſter par ce moyen toute apparence de pitié. C'eſt encore ſous la figure des beſtes, qu'il a exprimé plus préciſément dans le bas du Tableau les ſept pechez capitaux, par les animaux qui en ſont les ſymboles ; l'Orgueil, par le ſerpent, qui perſuada à nos premiers parens de ſe faire comme des Dieux ; l'Envie, par le chien, le plus jaloux & le plus envieux de tous les animaux ; la Colere, par le lion, qui n'en ſort, dit-on,

jamais ; la Pareſſe, par l'aſne ; la Gourmandiſe, par le ſinge, que les Naturaliſtes diſent avoir le gouſt le plus fin ; la Luxure, par la truye, à cauſe de la ſaleté de ſes plaiſirs, & de la fécondité de ſon eſpéce ; & l'Avarice, par le dragon, qui dans le jardin des Eſperides, ſans faire aucun uſage de l'or, ne vouloit pas que perſonne en aprochaſt. Tous ces animaux ſont expoſez à nos yeux dans le plus grand excés de leur rage, pour tourmenter les reprouvez.

Les attitudes y ſont toutes extraordinaires, toutes diverſes ; mais toutes belles & ſavantes ; & les contorſions bizares qui s'y rencontrent, ne ſont que pour exprimer plus naturellement la violence de leurs tortures. Ces attitudes ſuppléent aux expreſſions des teſtes, quand les viſa-

ges en ſont cachez ; mais elles leur preſtent un mutuel ſecours, quand ils ne le ſont pas.

Le Deſſin en eſt ſavant, & d'un grand gouſt ; & l'extréme difficulté pour ne pas dire l'impoſſibilité de ſe ſervir du Naturel, pour peindre, ou deſſiner ces ſortes d'actions qui ſont en l'air, doit nous convaincre plénement que Rubens eſtoit tres-ſavant dans la partie du Deſſin, & que ſon génie, joint à une experience conſommée, le rendoit maitre abſolu de ſon Art & de ſes regles.

Les expreſſions des teſtes ſont vives & pénétrantes ; & on y voit la nature de leur crime & l'excés de leur tourment.

Les liaiſons d'objets, ſi néceſſaires en Peinture, ou pour parler, comme les Peintres, les groupes qui ſe rencontrent en ce Tableau ſont inventez avec tant

d'imagination, tant d'eſprit, & tant d'Art, qu'ils ſurpaſſent de beaucoup tout ce qui s'eſt fait juſqu'icy dans ce genre, & quelque debroüillez que ſoient ces groupes & ſeparez les uns des autres, ils concourent neanmoins tous à l'aſſemblage des lumiéres & des ombres, & à l'effet du Tout-enſemble : en ſorte que ce grand fracas de figures ſe laiſſe voir avec autant de facilité & de repos, que s'il n'y en avoit qu'une ſeule. Et ce qui eſt de remarquable entr'autres choſes dans ce grand Ouvrage, c'eſt qu'il n'y a rien d'inutile, & que les moindres choſes conſidérées toutes en particulier, paroiſſent un effort de l'imagination du Peintre. Enfin, tout contribuë à l'unité d'objet, par une admirable intelligence de lumiére & & d'ombre, comme tout contri-

buë à l'unité d'action, par une expreſſion générale & particuliére de tout ce que l'on peut imaginer de plus terrible.

L'artifice du Coloris y eſt merveilleux dans ſon accord, dans ſon oppoſition, & dans ſa varieté, & cette varieté de carnation parmi un ſi grand nombre de figures nuës, n'eſt pas une des moindres perfections du Tableau.

Il y a tant de beautez dans le général & dans le particulier de cét Ouvrage, qu'il faudroit un long diſcours, pour en faire une deſcription bien exacte : Et aprés tout, j'avouë que celuy que je m'éforcerois de faire ſeroit fort au deſſous de l'idée que j'en conçois. J'adjouteray ſeulement que cét Ouvrage, qui eſt le deſeſpoir des damnez, eſt auſſi celuy des Peintres : car la veuë des autres Ouvrages de Rubens leur

échauffe bien l'imagination, & leur laiſſe croire, qu'en s'efforçant de les imiter ils pourroient avec le tems parvenir à quelque choſe de ſemblable : mais en voyant celuy-cy, ils confeſſent tous qu'il eſt inimitable, & que ſi Rubens par ſes autres productions, a ou égalé, ou paſſé tous les Peintres, il s'eſt mis par celle-cy au deſſus de luy-meſme, & ne permet pas d'eſperer qu'à l'avenir nous puiſſions rien voir qui en approche.

Ce Tableau a 11. *pieds de haut ſur 6. pieds de large : & les figures ont un peu plus d'un pied.*

LA CHASSE AUX LIONS.

QUatre Chaſſeurs à cheval & trois à pied, qui ſont aux priſes avec un lion & une lionne, font la compoſition de ce Tableau.

bleau. La diſpoſition n'en eſt que d'un ſeul groupe en cette maniére : Un cheval blanc qui ſe cabre, & le lion qui eſt ſauté ſur ſa croupe pour devorer le chaſſeur qu'il mord au ventre dans le moment que ce Cavalier ſe jette à la renverſe, ſont les objets les plus avancez. Le cheval chargé de l'homme & du lion du coſté droit, eſt contraint en ſe cabrant de ſe laiſſer aller du coſté gauche, & fait voir par ſon action violente qu'il ſouffre, & du poids qu'il porte, & des ongles du lion qui luy entrent dans la chair. Les trois autres Cavaliers qui ſont ſur le derriere & dans le tournant du groupe eſtans venus au ſecours, tâchent avec leurs armes de tuër cette beſte, l'un en luy portant un coup de ſabre, l'autre en luy perçant le cou d'une pique, & le troiſieſme en luy enfonçant ſon

javelot dans les coſtes. De ces quatre chevaux il y en a deux qui ſe cabrent, & deux qui ruënt, & tous quatre de differens aſpects. Au bas de ce meſme groupe eſt la lionne, qui la gueule ouverte & le nez froncé, va dévorer un homme qu'elle vient de terraſſer, ſi ce malheureux chaſſeur & celuy qui tâche de le ſecourir ne l'en empeſchent par les coups d'épée dont ils ſont preſts de la percer.

De l'autre coſté le troiſieſme chaſſeur à pied, expire des bleſſures que ces animaux luy ont faites, il eſt ſous les pieds des chevaux, l'épée encore à la main, les bras étendus ſur la terre, & la teſte tournée ſur le devant du Tableau. L'expreſſion de cét homme mourant, & la peur que les deux chaſſeurs qui ſont attaquez font paroiſtre par les traits & par la couleur de leurs viſage s

ſont d'une beauté extraordinaire; cét Ouvrage eſt en toutes ſes parties des plus parfaits qui ſe puiſſe voir; le Coloris en eſt des plus forts, & il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui blâment tant le Deſſein dans Rubens, & qui prétendent bien ſçavoir cette partie, euſſent dans leurs contours la meſme correction, la même reſolution, & le meſme caractére de vérité.

Ce Tableau a 12. pieds de large & 7. pieds de haut: les figures en ſont grandes comme Nature.

SVSANNE AVEC LES DEVX VIEILLARDS.

SUſanne qui eſt la figure principale de ce Tableau, eſt aſſiſe auprés d'une fontaine. Elle croiſe les bras fortement ſur ſon ſein, elle plie le corps en devant,

& tourne la teste du costé des vieillards qui la surprennent : & qui sont neanmoins separez d'elle par un balustre. Nostre Peintre qui cherche toûjours à plaire aux yeux par la diversité, en fait paroistre avec beaucoup d'esprit dans ces vieillards ; car il y en a un, dont la passion est secondée de la force du corps, & l'autre paroist ne l'avoir plus que dans l'esprit. Le premier qui est plein de vigueur, & dont le visage est enflammé & satyrique, passe par dessus le balustre sans deliberer, & suit l'ardeur de son temperament. L'autre est un homme pasle & cassé de vieillesse, & qui appuyé sur une branche d'arbre, regarde avec avidité l'objet de sa convoitise, laquelle il ne peut plus satisfaire. Il y a une admirable union dans ce Tableau, & le corps de la

Susanne est d'une exacte recherche de couleur, & d'une grande intelligence de lumiére.

Ce Tableau a 2. pieds & demi de haut, & 3. pieds & demi de large : les figures sont demie Nature.

LE SILENE.

CETTE baccanale est l'expression de l'estat deplorable où sont réduis la plus part de ceux qui font un mauvais usage du vin. C'est une yvresse melancolique, réprésentée sous la figure grasse & pesante de Siléne, que les fumées du vin ont entiérement abruti. Son corps & sa teste panchée, ses yeux entr'ouverts qui ne regardent rien ; le pied qu'il traîne, son insensibilité au mal qu'on luy fait, sont les caractéres d'une brutalité achevée. Douze figures qui le suivent

ſont toutes occupées à ſe moc-quer de luy. Il eſt au milieu du Tableau ſous la principale lu-miére, & entouré d'ombres de part & d'autre, ce qui fait d'au-tant plus paroiſtre cette figure, qu'elle eſt peinte & coloriée d'une force & d'un artifice ſans pareil. Le Peintre pour faire réüſſir ſon Tableau dans cette intention a placé d'un coſté un More qui pince le Siléne à la feſſe, dont la couleur jointe aux autres corps ombrez qui luy ſont voiſins, releve celle du vieil-lard qui eſt fort éclairé. Ces grandes ombres ſervent encore à faire paroiſtre la fraiſcheur admi-rable de cinq ou ſix belles teſtes d'hommes & de femmes qui s'a-vancent pour voir l'eſtat ridicule où eſt cét yvrogne. Et de l'autre coſté il a veſtu de noir une vieille Baccante qui taſche inutilement

de l'exciter en luy parlant de boire, & luy montrant un pot de vin. Auprés de cette femme eſt un tigre qui ſe jette ſur des raiſins que tient un vieux Satire ; & de l'autre coſté ſont des chévres de la ſuite de Siléne avec un enfant d'une fraiſcheur admirable qui regarde l'yvrogne en levant la teſte d'une maniére libertine & convenable au ſujet. Sur le devant du Tableau eſt une Satireſſe qui s'endort & ſe laiſſe aller la teſte contre terre d'une façon particuliere aux gens que les vapeurs du vin ont aſſoupis. Ses deux petits Satireaux qu'elle tenoit attachez à ſes mamelles n'ont pas quitté priſe pour s'eſtre trouvez à terre : car ils tettent tous deux d'un grand appetit. La carnation de cette Satireſſe & celle de ſes enfans paroiſſent ſi véritables, qu'on s'imagine

facilement que si l'on y portoit la main on sentiroit la chaleur du sang: ce n'est point un teint clair, car le sujet ne le comporte pas: mais il est d'une fraischeur surprenante. Je suis persuadé que dans cét Ouvrage Rubens a voulu porter la Peinture au plus haut degré qu'elle puisse monter: tout y est plein de vie, d'un dessein correct, d'une suavité & d'une force tout ensemble extraordinaire.

Ce Tableau a 6. pieds de tout sens. & les figures en sont grandes comme Nature.

LA VEUE DE CADIS.

CE païsage fait voir pour objet principal une grande montagne ornée à mi-coste d'une maison de plaisance avec ses jardins, & dont le sommet va se

rendre à l'un des coins du Tableau, & se confondre avec quelques restes de nuages. Dans ce mesme endroit il y a une source d'eau qui tombe en cascade, pendant qu'un ruisseau va chercher l'autre costé du Tableau, suit le panchant de la montagne, & se perd dans la mer qui commence à paroistre depuis ce costé jusqu'à l'horison qu'elle borne. Derriere la montagne & dans le demi-loin paroist une bonne partie de la ville de Cadis qui avance dans la mer.

Le Peintre ayant trouvé cette veuë bizarre & extraordinaire, il l'a creuë propre à recevoir un sujet heroïque. Il a fait servir ce lieu charmant de promenade à la Princesse Nausicaa, il fait voir cette jeune fille dans le moment qu'Ulisse se présente à elle tout nud aprés son naufrage. Voicy à

peu-prés ce qu'en dit Homere.

Reception d'Ulisse en l'Isle de Corcire.

ULISSE s'estant dégagé des charmes de la Nymphe Calipso, quitta l'Isle d'Ogige pour aller dans la terre des Pheaciens en l'Isle de Corcire: & ayant esté en mer l'espace de dix-huit jours, il y éprouva une continuelle persécution de la part de Neptune, qui par une cruelle tempeste le jetta dans la mer. Ulisse estant remonté sur son vaisseau, le vit quelque temps aprés s'ouvrir & se separer en deux, & s'estant mis sur l'une des parties pour ménager du moins le loisir de se deshabiller, il se jetta à la nâge & se sauva par

le moyen d'un bandeau myſterieux que luy donna la Nymphe Leucotoë, & dont il ſe fit une ceinture. Il fut deux jours & deux nuits à nâger, & eſtant enfin arrivé à bord, il ſe reſolut aprés pluſieurs penſées de ſuivre celle d'entrer dans un bois, où il joignit les branches de deux Oliviers qui eſtoient auprés l'un de l'autre pour ſe faire comme un lit : il s'y accommoda avec des feüilles à la faveur deſquelles il s'endormit.

C'eſtoit en ce meſme lieu que la Princeſſe Nauſicaa eſtoit allée dans le chariot de ſon pére attelé de deux mulets, & ſuivie de ſes femmes, pour choiſir un bel endroit du fleuve où elle pût faire laver les veſtemens qu'elle deſtinoit pour ſon mariage ; cecy paroiſtra ſans doute extraordinaire, & peu conforme à la magnificen-

ce de nos dames, mais ce ſont les propres termes d'Homere. Ses habits eſtant lavez, ſes filles les étendirent au ſoleil ſur le rivage, & aprés avoir diſné ſur l'herbe, elles ſe mirent toutes à joüer au balon. Le bruit qu'elles firent éveilla Uliſſe, qui aprés avoir douté quelque tems s'il devoit paroiſtre ou non parmi des gens qu'il ne connoiſſoit pas, il ſe leva; & s'eſtant apperceu que c'eſtoit des filles, il rompit une branche épaiſſe pour couvrir ſa nudité: il s'avance, ſe préſente en cét eſtat, & s'écrie de loin à la Princeſſe (car elle eſtoit la ſeule que la crainte n'avoit point éloignée,) qu'elle eût pitié de l'état où elle le voyoit réduit, & qu'elle luy envoyaſt quelque manteau pour aller à la ville de Skérie, ne pouvant pas y entrer nud comme il eſtoit. Nauſicaa ayant reconnu

par ces diſcours, qu'il n'eſtoit pas un homme d'une naiſſance mediocre ; & ayant conceu beaucoup d'eſtime de ſon mérite, elle luy promit ſa protection, des habits, & de le conduire dans la ville où ſon pére regnoit: Elle appella ſes femmes, & leur commanda d'éxécuter ſes ordres là-deſſus. Ces filles eſtant revenuës de leur frayeur, donnérent des habits & à manger à Uliſſe, qui ſuivit avec elles le chariot de la Princeſſe juſqu'à la foreſt conſacrée à Pallas, où il eſtoit convenu avec la Princeſſe de demeurer quelque temps pour oſter toute ſorte de ſoupçon.

Minerve qui avoit un ſoin tout particulier des intereſts d'Uliſſe, prit celuy d'obtenir de Jupiter un broüillard épais, afin que dans le chemin qu'il avoit à faire depuis la foreſt juſqu'au Palais d'Alci-

nous; il ne fût point apperceu des Pheaciens. Ce Roy le receut tres-bien, & entendit aprés le souper la rélation qu'Ulisse fit de toutes ses avantures.

Ce Tableau a 4. pieds de haut & 6. pieds de large : les figures n'ont que 8. poulces de haut.

LE SAINT GEORGE.

RUBENS voulant donner des marques de sa reconnoissance au Roy d'Angleterre qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs dans le temps de son ambassade en ce Royaume, crut ne pouvoir mieux s'en acquitter qu'en luy faisant ce Tableau. Il choisit pour sujet l'histoire de S. George, parce qu'il n'y a point de Saint pour lequel la Noblesse Angloise ait plus de vénération

que pour celuy-là : elle le prend pour ſon patron, & les Chevaliers de la Jartiére l'ont choiſi pour leur protecteur. Le Roy en fait celebrer tous les ans la feſte au Chaſteau de Windeſor le jour qu'elle arrive qui eſt le 23. d'Avril. Quoy-que ce lieu ſoit à huit lieuës de Londres, ſa Majeſté ne manque jamais de s'y trouver avec tous les Chevaliers pour préſider à cette magnifique aſſemblée.

Ce Tableau eſt enrichi d'un beau païſage que la Tamiſe diviſe en deux un peu diagonalement. La partie qui eſt au delà de cette riviére eſt la veuë de Windeſor, où l'on fait des feux de joye. Et dans la partie du païſage qui eſt en deçà, on voit répreſenté ſaint George armé de toutes pieces, & triomphant de la mort du Dragon. Il tient cét animal par un

lien dont il fait présent à une jeune pucelle que l'on voit peinte ordinairement dans tous les Tableaux de ce Saint. Je ne vous diray pas bien assurément surquoy cette tradition est fondée, n'y ayant point d'Auteur grave qui en ait écrit. Voicy seulement de quelle maniére les figures sont disposées.

Le Saint qui est le portrait du Roy d'Angleterre Charles I. est au milieu du Tableau. Il a un pied à terre & l'autre sur le corps du Dragon qu'il présente à la Pucelle, laquelle est pareillement le portrait de la Reyne. Cette Pucelle a un air noble & modeste; la peur qui donne du mouvement à toutes les autres figures, ne paroist point sur son visage. Derriére-elle sont trois femmes qui semblent estre de sa suite. Elles se tiennent l'une l'autre, & montrent

trent en se retirant que l'admiration & la joye qui paroissent sur leur visage, ne sont pas sans mélange de crainte. D'un costé & sur le devant du Tableau sont deux soldats, dont l'un est à pied & tient par la bride le cheval du Saint ; & l'autre est à cheval & tient un étendard de taffetas blanc qu'une croix rouge sépare en quatre, qui est la banniére d'Angleterre. Ce cavalier est tellement de relief qu'il paroist hors du Tableau. Du mesme costé & sur la mesme ligne du Saint, est un antre couvert d'arbres, sur lequel sont montez des païsans pour voir plus en sûreté l'événement du combat. Quelques païsans s'avancent & se tiennent aux arbres pour regarder ; d'autres sont à terre appuyez sur le coude, comme se plaignant encore du dommage qu'ils ont souf-

fert ; & d'autres ſont en d'autres actions.

Du coſté oppoſé ſont des femmes de tous âges, qui ſe ſont approchées aprés la défaite du Dragon. Quelques-unes ont leurs petits enfans avec elles, & toutes en diverſes maniéres rendent graces au ciel de leur avoir euvoyé un liberateur.

Au milieu & ſur le devant, ſont différens reſtes de cadavres qui ont ſervi de pâture à cét horrible animal.

L'on voit une Gloire dans le Ciel où deux Anges tiennent chacun une couronne, l'une de laurier pour le Saint, & l'autre de fleurs pour la Pucelle.

Ce Tableau plaiſt infiniment à tout le monde auſſi eſt-il, admirable en toutes ſes parties : & je ne croy pas qu'il y en ait un au monde dans lequel il s'y rencon-

tre tant de diverſité, païſage, animaux, figures de tous âges, de tous ſexes, & de toutes conditions, & chaque choſe y eſt admirable dans ſon caractére.

Il eſt fort difficile de ſavoir la veritable hiſtoire de S. George ; car la vie de ce cavalier comme elle ſe voit écrite par un certain *Iacobus de Voragine*, a eſté condamnée par un Concile, & reſſemble plûtoſt à un conte de vieille qu'à une véritable hiſtoire. Cependant toute ridicule qu'elle eſt, je ſuis contraint de la rapporter pour l'intelligence de ce Tableau, & pour tous ceux qui ont eſté faits juſques icy de ſaint George.

Hiſtoire de ſaint George.

SAINT George eſtoit homme de qualité, & Tribun du

peuple dans la Cappadoce. Son zéle pour la conversion des ames à la foy de JESUS-CHRIST, luy fit quitter son païs; & ayant fait voyage en Afrique, il se rencontra fortuitement dans la ville de Siléne. Auprés de ce lieu estoit un grand lac, où se retiroit un Dragon d'une grandeur prodigieuse, & qui avoit mis en fuite les habitans de la contrée autant de fois qu'ils avoient pris les armes contre luy. Cét horrible animal venoit ordinairement sous les murailles de la Ville, & faisoit mourir tous ceux qui respiroient l'air infecté de son haleine. C'est pourquoy par un commun consentement de tout le peuple, il fut résolu que pour appaiser sa fureur, on luy donneroit tous les jours deux moutons. L'expédient fut salutaire dans les commencemens: mais par succession

de temps la disette des moutons devint si grande dans la ville, que pour le bien public le Roy jugea qu'il valoit mieux n'en donner qu'un, & y joindre une personne sur qui le sort tomberoit. On écrivit donc tous les noms des enfans de la ville de tous sexes, & de toutes conditions; on les mit dans une urne, d'où l'on en tiroit un tous les matins qui estoit destiné à la nourriture du Dragon, sans que le hazard épargnast personne. La ville à la fin se depeuplant d'enfans comme elle avoit fait de moutons, & le nombre des billets qui estoient dans l'urne venant enfin à se diminuër, le sort tomba sur la fille du Roy. Sa Majesté, comme vous pouvez penser, en fut au desespoir, & offrit la moitié de son Royaume avec tout ce qu'il avoit d'or & d'argent pour sauver sa

fille qui estoit l'unique fruit de son mariage. A quoy le peuple ne répondit qu'en fureur. Comment, dit-il, Sire, vous avez prononcé l'Arrest de vostre propre bouche, nous y avons tous obey, la plufpart de nos enfans sont morts, & vous voulez sauver vostre fille ? Si vous n'accomplissez la Loy que vous avez fait garder aux autres, nous vous allons brûler dans vostre Palais. Le Roy n'en pouvant tirer autre chose, s'abandonna aux larmes & se tournant peu aprés du costé du peuple, il luy demanda huit jours de tems pour pleurer avec sa fille. On luy accorda, & le Dragon ayant fait pendant ce temps-là beaucoup de ravage, le terme ne fut pas plûtost expiré, que la populace en fureur vint crier au Palais du Roy; Faut-il que tout un peuple périsse pour

une ſeule perſonne, & que l'haleine du Dragon nous faſſe tous mourir ? Le Roy voyant qu'il n'y avoit pas moyen de ſauver ſa fille, la fit habiller de la pourpre Royale, l'embraſſa, & fondant en larmes, luy dit; Que je ſuis malheureux, ma chere fille, & que le ſort me traitte cruellement; Je vous avois regardée comme l'heritiére de mon ſceptre, & comme l'eſperance de ma maiſon; je vous avois ménagé l'alliance des plus grands Princes, & nous eſtions à la veille de voir celebrer vos noces. Je faiſois orner mon Palais de ce que j'avois de plus riche, & tous ces appreſts ne ſerviront qu'à vous voir dévorer. Les ſanglots ne luy permirent pas d'en dire davantage, & l'ayant embraſſée encore une fois, elle s'achemina avec une conſtance admirable du coſté

du lac pour s'exposer à la rage du Dragon. Ce fut icy que saint George se trouvant par hazard, la rencontra qu'elle pleuroit ; & luy ayant demandé le sujet de ses larmes. Remontez , dit-elle, promptement à cheval, & évitez une mort qui n'est aujourd'huy que pour moy. Ne craignez point, dit-il, & ne tardez pas davantage à m'apprendre la cause de ma surprise & ce que signifie tout ce peuple assemblé. Fuyez, vous dis-je, repartit la Princesse, & gardez pour une autre occasion à signaler vostre courage. Il n'y a point icy de gloire à acquerir pour vous, & la mort y est inévitable. Je ne m'en iray point, reprit le Cavalier, que vous ne m'ayez dit ce que vous avez. La Princesse luy ayant donc appris toutes choses: Ne craignez point, dit-il, c'est au nom de

de JESUS-CHRIST que je veux vous ſauver. Songez ſeulement à vous, continua la Princeſſe, c'eſt bien aſſez que je ſois devorée toute ſeule; vous ne pouvez pas me ſauver, & j'aurois le déplaiſir de vous voir perir avec moy. Pendant qu'ils parloient de cette ſorte, le Dragon commence à paroiſtre, & à s'avancer du coſté de la Princeſſe, qui dit au Cavalier; Fuyez promptement, que tardez-vous? Saint George monte d'une viteſſe extréme ſur ſon cheval, & faiſant le ſigne de la Croix, il va droit au Dragon, met ſa lance en arreſt, & dans le moment que cette beſte affreuſe vient à luy, il la perce & la terraſſe. Puis s'approchant de la Princeſſe, il luy demanda ſa ceinture, & l'ayant miſe au cou du Dragon, il la remit entre les mains de

cette jeune fille que le Dragon ſuivit avec la meſme ſoumiſſion que feroit le chien du monde le plus doux. Le peuple qui voyoit entrer cét animal dans ſa Ville, commença à s'enfuyr, juſqu'à ce que le Saint eut aſſûré les habitans par des ſignes, & leur eut fait entendre par ſes paroles, que Dieu l'avoit envoyé pour les délivrer des maux que le Dragon leur faiſoit ſouffrir depuis long-temps. Vous n'avez, leur dit-il, qu'à vous confier en JESUS CHRIST, à croire en luy, & à vous faire baptiſer, ſi vous voulez que j'acheve de tuer ce monſtre. Le Roy & tout ſon peuple receurent à l'inſtant le Bapteſme, & ſaint George ayant tiré ſon eſpée, fit expirer le Dragon à leurs yeux, & commanda qu'on le portaſt hors de la Ville. Ce qui fut executé avec

quatre paires de bœufs qui le tirérent de toute leur force.

Le reste de cette sotte Histoire ne fait rien à nostre sujet.

Il y en a qui disent que cette espece de tradition est une Enigme où le Dragon represente l'Idolâtrie abbatuë sous la constance de saint George, qui a combattu pour les interests de la Loy de JESUS-CHRIST, & qui l'a delivrée sur le point de sa perte. Cette Loy est signifiée par la fille unique du Roy accompagnée d'un mouton comme du symbole de la douceur. Mon joug est doux, dit le mesme JESUS-CHRIST, & mon fardeau est leger.

Ce Tableau a quatre pieds de haut, & sept pieds de large : les figures ont un pied & demi.

LA RESVEVSE.

C'EST une jeune fille, dont l'attitude eſt d'une perſonne fort occupée interieurement. Elle eſt aſſiſe, les genoux croiſez, les mains ſans action, dont l'une eſt poſée negligemment ſur ſa cuiſſe, & l'autre à moitié fermée ſemble ſoûtenir ſa teſte qui eſt un peu baiſſée, & qui regarde en bas ſans rien regarder, à la maniére de ceux qui reſvent. Cette figure eſt la plus belle, la plus noble & la plus gracieuſe qu'on puiſſe voir : d'un Deſſein correct, d'un coloris admirable, & d'un pinceau libre & vigoureux.

Ce Tableau a cinq pieds & demi de haut, & trois pieds & demi de large : la figure en eſt grande comme Nature.

LA PENITENCE,

OU

La Madelaine aux pieds de JESUS-CHRIST *chez Simon le Pharisien.*

L'ECRITURE dit que JESUS ayant esté convié à manger chez Simon le Pharisien, une femme pécheresse, que l'on croit estre la Madelaine, l'y vint trouver : & se tenant à ses pieds, elle les arousa de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les baisa, & y répandit du parfum : elle adjoûte que cette femme ayant donné de grandes marques d'amour, Nostre Seigneur dit à ceux qui estoient à cette mesme Table, que *beaucoup de pechez luy estoient remis, parce qu'elle*

avoit beaucoup aimé. Le Peintre a choisi pour son sujet le moment que ces paroles venoient d'estre prononcées : on en voit dans ce Tableau la cause & l'effet, c'est à dire l'amour de la Madelaine & la bonté de JESUS-CHRIST d'un costé ; & le scandale des Pharisiens de l'autre.

Je n'entreray point icy dans la question, sçavoir si dans ce repas l'on estoit couché à table à la façon des Romains ; ou si l'on y estoit assis à la maniére des Juifs ; il y a des autoritez dans l'Ecriture pour & contre : & des Auteurs graves qui ont commenté ce passage aprés les Péres n'ont rien décidé là-dessus.

La Scéne du Tableau est un lieu ouvert, orné d'Architecture. La table est carrée comme le *triclinium* des Anciens, où l'on tenoit neuf, trois à chaque costé,

le quatriéme demeurant vuide pour ſervir les viandes. C'eſt de ce quatriéme coſté que la Madelaine paroiſt au milieu du Tableau, baignée de ſes larmes, baiſant, & eſſuyant de ſes cheveux les pieds de Noſtre Seigneur ſelon les termes de l'Evangile.

Le CHRIST eſt ſur le devant à la place principale à main droite du regardant, accompagné de trois de ſes Apoſtres: & vis-à-vis de luy du coſté gauche eſt Simon le Phariſien, & quatre autres de ſa ſecte. Trois valets & une ſervante qui ſont dans le fond du Tableau emportent diverſement les plats qu'ils viennent de déſervir. Toutes ces figures qui font la compoſition du Tableau ſont diſpoſées d'une maniére avantageuſe pour faire paroiſtre de belles parties, & pour donner par leurs attitudes

contraſtées, plus de vie & plus de mouvement dans tout l'Ouvrage.

La différence des caractéres & des perſonnes ſe donne facilement à connoiſtre non ſeulement par les habits qui en ſont les marques exterieures; mais encore par la phiſionomie & par les expreſſions qui ſont le portrait de l'ame, & qui decouvrent le fond des cœurs. La douceur, par exemple, la bonté, & la miſéricorde ſont imprimées ſur le viſage, & dans toute la perſonne du CHRIST; & l'on voit qu'il parle avec une douceur convenable à ſon caractére. Les Apoſtres ont un air ſimple & groſſier, & principalement ceux qui ſont les plus proches du CHRIST, afin de faire paroiſtre, par leur oppoſition, la nobleſſe de leur Maiſtre.

Les Pharisiens, au contraire, font voir sur leurs visages, l'envie, l'ipocrisie & la superbe: & l'on remarque entre autre chose, par le mouvement qu'ils se donnent qu'ils sont scandalisez des paroles qu'ils viennent d'entendre: ce que le Peintre a representé avec une diversité tres-ingénieuse.

Car Simon le principal d'entre eux marque admirablement bien ce caractére, par les mains qu'il a sur les bras de sa chaise, les coudes élevez, le corps penché en devant, le visage passe, les sourcils élevez, les yeux fort ouverts, la teste avancée, & regardant fiérement Nostre Seigneur, semble luy dire ces paroles d'indignation; *Qui est celuy-cy qui prétend mesme remettre les pechez.* Deux autres écoutent attentivement ce que dit JESUS-

CHRIST comme quelque chose de fort extraordinaire & qui blesse leurs interests ; un bon vieillard l'observe avec ses lunettes : & le cinquiéme qui est au fond de la table, la coupe encore à la main, lequel à voir son embonpoint, est un de ces Pharisiens *qui mettoient sur les épaules d'autruy des fardeaux qu'on ne pouvoit porter, & qui n'auroient pas voulu les toucher eux-mesmes du bout du doigt.*

Les expressions des passions de l'ame sont merveilleuses dans cét Ouvrage, principalement celle de la Madelaine, qui parmi le torrent de ses larmes fait voir admirablement l'excés de son amour.

Enfin, il y a tant de grandeur & de noblesse dans ce Tableau, & il est exécuté avec tant de force & de résolution, qu'il faut

confeſſer en le voyant qu'il n'y a rien des autres Peintres qui en aproche. Et pour moy qui ay veu tout ce qu'il y a de beau en France & en Italie du Titien & du Georgion, j'avouë que rien ne m'a tant frappé pour la force que ce Tableau, & celuy du Siléne.

Ce Tableau a cinq pieds & demi de haut, & ſept pieds & demi de large : les figures en ſont grandes comme Nature.

LE BAIN DE DIANE.

LE Peintre a choiſi le moment qu'Acteon s'eſtant égaré, ſe trouve par hazard à la fontaine, où Diane avoit accoûtumé de ſe baigner au retour de la chaſſe. Ce lieu eſt un antre de pierre ponce & de tuf que la Nature a formée en arcade, à

main droite de laquelle eſt une fontaine gazoüillante. Ce fut, dis-je, dans ce moment que la Déeſſe eſtant déſabillée & ſe faiſant laver par ſes Nimphes qui puiſoient de l'eau dans des vaſes pour la luy verſer ſur le corps, eſt ſurpriſe par ce malheureux Chaſſeur. Il eſt au coin du Tableau derriére un arbre, d'où il s'avance comme pour voir avec avidité un objet ſurprenant & agréable : l'expreſſion de ſon viſage fait voir qu'il y prend un plaiſir ſenſible, & qu'il eſt conſolé de ſon égarement. Quelques Nimphes l'ayant aperceu, nuës comme elles eſtoient, ſe détournent en déſordre, ſe cachent le ſein de leurs mains, & ſe mettent à crier, pour avertir les autres de leurs Compagnes, qui prenant ſoin de leur chaſte Maiſtreſſe, s'empreſſent de la

ſecourir & l'entourent pour la derober aux regards d'Acteon Il y en a une qui luy voulant remettre prontement ſa chemiſe, la luy jette ſur le corps, pendant qu'une autre luy lave les pieds, & que deux de ſes compagnes ſe baignent ſous le ceintre de la grotte. Diane au milieu de ſes Nimphes ſemble eſtre dans le commencement de ſa peur, laquelle ne luy oſte ni ſa nobleſſe, ni ſa fierté ; & ces deux qualitez paroiſſent dans l'air de ſon viſage & dans la majeſté de ſa taille : & tout ce qui eſt en ſa perſonne porte le caractére d'une divinité.

Du reſte cét Ouvrage eſt peint d'un gouſt tout différent des autres Tableaux de Rubens, ſur tout pour les carnations, dont quelques-unes ſont icy d'un blanc de lait & d'une chair ſi délicate

que le Titien mesme n'en a jamais fait de semblables. Enfin, ce Tableau est d'un caractére si fleuri, si délicat, & si précieux dans toutes ses parties, qu'il n'y a point de termes pour s'en bien expliquer. Rubens le peignit en Espagne au milieu des plus beaux Ouvrages du Titien; & c'est-là qu'ayant compris l'artifice de ce grand Maistre il voulut le passer dans ce Tableau. En effet, il le peignit avec tant d'amour, qu'il l'a toujours regardé comme son favori, qu'il l'a conservé chez luy comme son enfant bien-aimé; & que n'ayant pû se résoudre à le perdre de veuë pendant sa vie, il le laissa en mourant à son meilleur ami.

Ce Tableau a six pieds de large sur quatre pieds de haut : les figures sont un peu plus que demie Nature.

De l'Imprimerie de F. MUGUET.

LEs Descriptions que je viens de faire sont trop courtes & trop légéres, pour vous donner une idée aussi entiére, aussi grande, & aussi forte, que ces Tableaux sont capables de vous la faire concevoir, il est nécessaire que vous les voyiez; vous y estes invitez par tout ce que je dis du mérite de leur Auteur, & par vostre propre curiosité. Si vous estes prévenu contre Rubens, vous me devez du moins cette justice, de ne me point condamner sans savoir par vous mesme si je vous impose: & si vous ne l'estes pas, & que vous ayez, avec la liberté de vostre

eſprit, un gouſt naturellement bon, je ſuis aſſuré que non ſeulement vous ſerez ſurpris en voyant ces Ouvrages; mais que vous avoüerez de bonne foy qu'il n'y a jamais eu de Peintre ſi univerſel, & qui dans la variété des ſujets ait ſceu donner à chacun ſon véritable caractére avec tant de force & tant de vérité. Car qui a pû exécuter ſi heureuſement le terrible, comme le gracieux; & l'heroïque, comme le champeſtre, & qui a poſſedé tout à la fois tant de parties de la Peinture telles que nous les voyons dans ces Tableaux.

Raphaël & le Carache les auroient deſſinez avec beaucoup de

de précision, & non pas avec tant d'esprit. Le Titien les auroit coloriez avec beaucoup de force & de vérité: mais non pas jusqu'au dégré que les a montez Rubens, ni avec tant d'intelligence, & tant de fermeté.

Paul Veronése qui estoit abondant les auroit inventez avec facilité, mais non pas avec prudence. Et le Corrége qui les auroit peints avec la mesme liberté & la mesme douceur n'y auroit pas joint la mesme fierté & la mesme force.

Mais l'avantage entr'autres que Rubens a pardessus ceux qui l'ont précédé, c'est d'avoir peint

tant de Tableaux d'une maniére ſi differente : car tous ceux dont je viens de faire la deſcription, ſont inventez & exécutez tout-à-fait differemment les uns des autres : & l'on ne diroit pas qu'ils fuſſent ſortis de la meſme main, ſi l'on ne s'appercevoit qu'ils partent de la meſme teſte, & qu'ils ont eſté exécutez par des principes, leſquels eſtant infaillibles luy ont fait imiter la Nature, avec toute la fidelité, toute la fraiſcheur, toute la force, toute la delicateſſe, & toute la facilité poßible quoi qu'avec une tres-grande diverſité. Et c'eſt principalement par le grand effet que produiſent ces principes, que l'on

reconnoiſt les Tableaux de Rubens, comme l'on reconnoiſt l'Ouvrage d'un excellent Orateur qui auroit accoûtumé de joindre à de bonnes raiſons l'artifice de les mettre dans un beau jour.

Les Italiens diſent ordinairement, quand ils veulent terminer une diſpute de préférence ſur quelques Ouvrages, qu'il n'y a qu'à les mettre les uns auprés des autres. I'en dis autant à ceux qui ſeront ſurpris du jugement que je fais de ce Cabinet : qu'ils y apportent des Tableaux de quelque Maiſtre que ce ſoit, & qu'ils en jugent par comparaiſon. Et ſi aprés ne s'eſtre pas rendus à mes rai-

ſons , ils refuſent encore de ſe ſoumettre à cette épreuve , qu'ils ne trouvent pas mauvais que l'on ſoit convaincu de leur prévention.

LA VIE
DE
RUBENS.

LA VIE DE RUBENS.

IL ſemble qu'il y ait conteſtation pour la patrie de Rubens, comme il y en eut autrefois pour celle d'Homere. La Ville d'Anvers ſouffre avec peine qu'on luy diſpute ce titre ; & ceux qui ont écrit la Vie de cét excellent homme, diſent que ce lieu éſt celuy de ſa naiſſance. Cependant la Ville de Cologne ſe vante & ſe tient glorieuſe de luy avoir donné le jour ; l'une & l'autre ont leurs raiſons : mais voicy la vérité des choſes qui re-

gardent Rubens; j'ay pris ſoin de m'en inſtruire avec exactitude, & je les vais raconter en peu de paroles, & avec beaucoup de fidélité.

Pierre Paul Rubens eut pour pere Jean Rubens de la Ville d'Anvers, qui joignit à la nobleſſe de ſa naiſſance une vertu ſolide & une érudition profonde, & qui ayant paſſé ſix années dans les differens Eſtats de l'Italie, pour ſe former le gouſt aux bonnes choſes, & pour ſe fortifier le jugement, prit reſolution de ſe mettre dans la robe, & s'eſtant fait Docteur à Padouë en Droict Civil & Canon, il retourna en Flandre, où il s'aquitta dignement de la charge de Conſeiller dans le Sénat d'Anvers. Il y avoit ſix ans qu'il ſervoit heureuſement le Public en cét employ, lors que les guer-

res civiles l'obligérent de quitter ſa Patrie, (dont il avoit ſi bien mérité dans l'adminiſtration de la choſe publique) pour aller demeurer à Cologne, où ſon grand amour pour la vie tranquile l'avoit fait retirer, & y mener ſa famille.

Ce fut là que nâquit noſtre Pierre Paul Rubens en 1577. & qu'il apprit les élèmens de la Grammaire & des belles Lettres; ce qu'il fit avec tant d'inclination & de facilité, qu'en fort peu de tems il paſſa ſes compagnons. Il s'avançoit ainſi, & faiſoit des choſes au deſſus de ſon âge, quand la mort de ſon pére arriva en 1587. ce qui obligea ſa mere de retourner à Anvers où Rubens acheva avec éloge (quoy que dans un âge aſſez tendre) le cours de ſes études.

A peine eut-il quitté le Collé-

ge, que ſa mére le donna à la Doüairéire Comteſſe de Lalain, pour eſtre un de ſes pages : mais n'ayant pû s'accommoder de la vie qu'on meine d'ordinaire chez les Grands, il n'y demeura que tres-peu ; & ne pouvant plus reſiſter au mouvement preſſant de ſon génie, qui le portoit à l'amour de la Peinture, il obtint de ſa mere, aprés avoir perdu par les guerres la plus grande partie de leurs biens, qu'il iroit apprendre à deſſiner chez un Peintre d'Anvers, appellé Adam Van-Noort. Il y paſſa quelques années à jetter les premiers fondemens de ſon Art, & il le fit avec tant de ſuccés, qu'il fut aiſé de connoiſtre, que l'intention de la nature en le formant, avoit eſté d'en faire un grand Peintre.

Il paſſa enſuite quatre ans ſous la diſcipline d'Otho Venius,

Peintre de l'Archiduc Albert, & l'Appelles pour lors de la nation Flamande. La mesme inclination qu'ils avoient tous deux pour les lettres, les ayant liez d'amitié, ce Maistre n'oublia rien de ce qu'il savoit pour en faire part à son Disciple, il luy découvrit librement tous les secrets de son Art, & luy apprit sur tout, à disposer les Figures, & à distribuer les lumieres avantageusement. Enfin, l'ayant fort avancé en peu de tems, & la reputation de cét illustre Disciple estant venuë à tel point, qu'on doutoit lequel estoit le plus habile de luy ou de son Maistre; Rubens prit resolution de passer en Italie, pour voir les plus beaux Ouvrages des anciens & des modernes, pour méditer dessus, pour les copier, & pour conformer son pinceau à ce qu'il en

trouveroit de plus beau, & de plus approchant de la Nature.

Il partit le neuf de May de l'année 1600. & estant arrivé à Venise il se logea par hazard avec un Gentilhomme du Duc de Mantouë, & luy ayant fait voir quelques-uns de ses Ouvrages, ce Gentilhomme les montra ensuite au Duc son Maistre, qui aimant passionnément tous les beaux Arts, & principalement celuy de la Peinture, fit mille caresses à Rubens, luy promit son amitié, & l'engagea par toutes sortes de moyens à demeurer chez luy. Rubens prit volontiers ce party, étant ravi d'une si belle occasion de voir, d'examiner & d'étudier les Ouvrages de Jules Romain, de qui il avoit conceu une grande idée.

Pendant le tems que Rubens demeura à Mantouë, il receut

tant d'honneſtetez du Duc, que durant ſept années qu'il fut en Italie, il fit gloire de prendre la qualité de l'un de ſes Gentilshommes; & aprés avoir rendu ſes aſſiduitez à ce Prince durant un tems conſiderable, il alla à Rome, où il peignit trois Tableaux dans l'Egliſe de Sainte Croix-en-Jeruſalem, pour l'Archiduc Albert d'Autriche, qui avoit eſté autrefois Cardinal du titre de cette Egliſe, & qui y avoit fait reſtaurer la Chapelle de ſainte Héleine, où ſont ces trois Tableaux, dont celuy de l'Autel qui eſt au milieu, répréſente la Sainte qui tient la Croix, & les autres des deux coſtez, un couronnement d'épines, & un Crucifix.

Il fut envoyé peu de tems aprés en Eſpagne par le Duc de Mantouë, pour préſenter au Roy

un magnifique caroſſe, & ſept chevaux d'une beauté extraordinaire. Il ne fut pas plûtoſt de retour de ce voyage, qu'il en fit un autre à Veniſe, dans la penſée d'éxaminer à fond, & de conſiderer à loiſir les belles choſes qu'il n'avoit fait que voir en paſſant, & dont le grand nombre en avoit effacé les eſpéces de ſa mémoire; car il ne les avoit regardées qu'autant de tems qu'il en faut pour en concevoir de l'eſtime, & un deſir ardent de les revoir quelque jour, & de ſatisfaire plénement l'avidité qu'il avoit d'apprendre. Et en effet, il tira des Ouvrages du Titien, de Paul Veronéſe, & du Tintoret, tout le profit qu'on en peut tirer, dont il embellit ſa maniére.

Aprés s'eſtre ainſi fortifié à Veniſe, en réfléchiſſant ſur les Ou-

vrages des bons Maiſtres, autant qu'en les copiant, il retourna à Rome, où il fut choiſi pour faire les principaux Tableaux de l'Egliſe neuve des Péres de l'Oratoire, qui venoit d'eſtre achevée; l'un eſt au grand Autel, & les deux autres aux coſtez. Il a peint dans celuy du milieu la Vierge qui tient l'Enfant Jeſus, & des Anges tout autour en différentes actions d'adorer. Les Tableaux qui ſont aux coſtez répréſentent pluſieurs Saints de bout, & entr'autres ſaint Gregoire Pape, & ſaint Maurice en habit de ſoldat: ces Figures ſont d'une grande nobleſſe, & peintes dans le gouſt de Paul Veronéſe: Les eſquiſſes de ces trois Tableaux ſont aujourd'huy dans l'Abbaye de ſaint Michel d'Anvers, où Rubens les porta lors qu'il s'en retourna en Flandre.

De toutes les Villes d'Italie où Rubens a fait du séjour, Gennes a esté celle où il s'est aresté davantage, soit qu'il en trouvast le climat plus doux, soit qu'il en receust plus d'honnestetez qu'ailleurs, ou qu'enfin il y rencontrast des occasions avantageuses de faire valoir ce qu'il avoit appris, & d'éxercer les talens qu'il avoit receus pour la Peinture: car on y voit beaucoup de ses Ouvrages, & ils y sont estimez autant qu'en lieu du monde; la pluspart des gens de qualité voulurent avoir un morceau de sa main, & l'Eglise du JESUS conserve chérement deux de ses Tableaux, dont l'un est une Circonsion, & l'autre un saint Ignace qui guerit des malades.

Il y avoit sept ans que Rubens estoit en Italie, lors que la nouvelle d'une périlleuse maladie,

dont ſa mére eſtoit atteinte, le fit retourner en Flandre : mais quoy qu'il euſt pris la poſte pour s'y rendre plûtoſt, il trouva ſa mere morte.

Eſtant donc arrivé en ſon païs l'an 1609. & le bruit de ſon ſavoir & de ſon mérite s'y eſtant répandu, l'Archiduc Albert & l'Infante Iſabelle ſa femme voulûrent avoir leurs Portraits de ſa main; & de crainte qu'ils avoient qu'il ne s'en retournaſt en Italie, ils luy firent des préſens conſidérables, & l'engagérent par une penſion & par toutes ſortes de maniéres honneſtes à demeurer auprés de leurs perſonnes. Se voyant ainſi arreſté par des liens ſi puiſſans, il crut qu'il eſtoit à propos de s'engager dans ceux du mariage: Il épouſa la fille de Jean de Brantes, Conſeiller du Sénat d'Anvers, & de Claire de

Moï, dont la ſœur avoit épouſé Philippes Rubens ſon frere aîné, Secretaire du Sénat & de la Ville d'Anvers.

Les Princes qui compoſoient pour lors la Cour de Bruxelles, firent tout ce qu'ils purent pour obliger Rubens à y demeurer, à cauſe du plaiſir qu'ils trouvoient dans ſa converſation ; & quoy qu'il euſt beaucoup de peine à leur reſiſter, il fit tant neanmoins qu'il obtint d'eux de s'établir à Anvers, & d'y faire ſa demeure ordinaire, de peur que les affaires de Cour qui engagent inſenſiblement d'une choſe à une autre, ne l'empeſchaſſent de vaquer à ſes études de Peinture, & de s'acquerir dans cét Art toute la perfection dont il ſe ſentoit capable.

Il acheta donc une grande maiſon dans la Ville d'Anvers, il la

rebaſtit à la Romaine, & en embellit les dedans, qu'il rendit commodes pour un grand Peintre & pour un grand Amateur des belles choſes. Cette maiſon eſtoit accompagnée d'un jardin ſpatieux, où il fit planter pour ſa curioſité des arbres de toutes les eſpeces qu'il peut recouvrer. Entre ſa court & ſon jardin, il a fait baſtir une ſale de forme ronde comme le Temple du Panteon qui eſt à Rome, & dont le jour n'entre que par le haut & par une ſeule ouverture qui eſt le centre du Dôme. Cette ſale eſtoit pleine de Buſtes, de Statuës Antiques, de Tableaux précieux qu'il avoit apportez d'Italie, & d'autres choſes fort rares & fort curieuſes. Tout y eſtoit par ordre & en ſimétrie; & c'eſt pour cela que tout ce qui méritoit d'y eſtre, n'y pouvant trouver place,

ſervoit à orner d'autres chambres dans les appartemens de ſa maiſon.

Il avoit un ſi grand amour pour tout ce qui avoit le caractére de l'antiquité, qu'il envoya acheter par toute l'Italie une quantité prodigieuſe de Statuës, de Medailles, & de pierres precieuſes gravées. Et c'eſtoit à conſidérer ces belles choſes, qu'il paſſoit le tems qu'il avoit de repos.

Le Prince Albert avoit pour Rubens une tendreſſe toute particuliere, & voulut tenir ſur les fonds de Bapteſme ſon fils aîné qu'il nomma de ſon nom.

Aprés la mort de ce Prince, il ne trouva pas moins d'accés dans l'eſtime & dans les bonnes graces de la Princeſſe ſa veuve, & de tous les plus grands de la Cour, principalement du Marquis Spinola, qui ſe faiſoit un plaiſir de

parler ſouvent de Rubens, & qui avoit accoutumé de dire qu'il voyoit reluire tant de beaux talens dans l'ame de ce grand'homme, qu'il croyoit qu'un des moins conſiderables eſtoit celuy de la Peinture.

C'eſtoit environ ce tems-là que la Reyne Marie de Medicis faiſoit bâtir ſon Palais de Luxembourg, & que pour le rendre parfait de tout point, elle en voulut orner les deux Galeries des Ouvrages de Rubens, & luy faire peindre dans l'une ſa vie, & dans l'autre les actions d'Henry IV. mais elle n'accomplit que la moitié de ſon Deſſein, car ſon exil arriva dans le tems que Rubens travailloit à éterniſer les grandes actions du Roy ſon mari, ayant commencé par l'hiſtoire de la vie de cette grande Reine, & ayant laiſſé cét Ouvrage dans ſa per-

fection, comme un monument éternel de sa science.

Pendant le sejour que Rubens fit á Paris où il estoit venu pour mettre ses Tableaux en place, & leur donner la derniére main (ce qui arriva en 1625.) il trouva par hasard en cette Ville le Duc de Bouquingan qui estoit en grande considération auprés du Roy d'Angleterre, & des Princes de la Cour de France. Ce Duc estoit informé du mérite de Rubens; & comme il avoit à l'entretenir de choses d'importance, il le pria de faire son portrait. Ce Peintre s'en acquita parfaitement, & passa l'attente du Duc de toutes les maniéres. Aprés s'estre entretenus quelque tems, & qu'ils eurent lié ensemble une estroite amitié, le Duc luy fit confidence du chagrin que luy donnoient la mesintelligence & les guerres qui

qui eſtoient entre les Couronnes d'Eſpagne & d'Angleterre, & du deſſein qu'il avoit de les aſſoupir.

Rubens eſtant de retour à Bruxelles, en communiqua à l'Infante qui luy ordonna d'entretenir cette amitié avec le Duc le plus ſoigneuſement qu'il pourroit: ce qui luy reüſſit parfaitement, de ſorte meſme que le Duc de Bouquingan, dans la penſée que Rubens alloit entrer dans les emplois, & que les grandes affaires diminuëroient quelque choſe de ce grand amour qu'il avoit pour la Peinture, envoya peu de tems aprés un de ſes Domeſtiques à Anvers, luy offrir cent mille florins de ſes Antiques, & de la pluſpart de ſes Tableaux, avec ordre de luy inſinuër tout ce qui pourroit le reſoudre à s'en defaire. Rubens s'aperceut aiſément de

la paſſion que le Duc avoit pour les belles choſes, & ſe laiſſa vaincre au deſir qu'il avoit de la ſatisfaire, à la charge neanmoins que pour ſe conſoler de n'avoir plus ſon cabinet, où il avoit mis toutes ſes affections, & qui luy avoit couſté tant de ſoin, il feroit mouler les figures de marbre dont il ſe privoit, & qu'il rempliroit ainſi les meſmes places qu'occupoient les Originaux. Quant aux endroits où eſtoient les Tableaux qu'il avoit vendus, il les orna de ſes Ouvrages.

Cependant on meditoit la paix dans les Cours d'Eſpagne & d'Angleterre en 1628. dans le même tems que le Marquis Spinola qui avoit une parfaite connoiſſance du mérite de Rubens, crut qu'il n'y avoit perſonne plus propre à la négocier. Il en parla à l'Infante qui aprouva fort cette

pensée, & qui envoya Rubens au Roy d'Espagne avec commission expresse d'y proposer des moyens de paix, & de recevoir ses instructions. Le Roy fut si content de luy, & le jugea tellement digne de l'employ pour lequel on le luy avoit envoyé, qu'afin de donner plus d'éclat à son mérite, il le fit son Chevalier, & luy donna la Charge de Secretaire de son Conseil privé, dont il luy fit expédier des Lettres pour luy & pour son fils Albert en survivance.

Pendant le tems qu'il demeura en Espagne, le Roy luy fit faire les copies de quelques-uns des plus beaux Tableaux du Titien qui sont à Madrid, & entr'autres de l'enlevement d'Europe, & du Bain de Diane, dans la pensée de faire un présent des Originaux au Prince de Galles qui en avoit

témoigné une grande envie. Ce Prince eſtoit à la Cour d'Eſpagne pour le mariage de l'Infante: mais comme cette affaire ne ſe conclut pas, les copies demeurerent à Madrid avec les Originaux.

L'année ſuivante Rubens retourna à Bruxelles rendre compte à l'Infante de ce qu'il avoit fait, & luy communiquer les propoſitions dont il eſtoit chargé de la part du Roy ſon neveu. Il paſſa enſuite en Angleterre avec les commiſſions du Roy Catholique & de l'Infante pour negocier cette grande affaire ; où le Roy qui aimoit extrémement la Peinture, le receut à Londres avec des honneurs particuliers, & luy fit mille careſſes. On nomma le Chancelier Cottington pour recevoir ſes propoſitions, & pour les examiner. Aprés avoir conclu

la paix au desir des peuples, & à la satisfaction des deux Roys, il prit congé de celuy d'Angleterre qui pour luy donner des marques de sa reconnoissance avant qu'il partist, le fit son Chevalier comme le Roy Catholique avoit fait en Espagne. Il ajouta à ses armes un Canton chargé d'un lion, & tira en plein Parlement l'épée qu'il avoit à son costé pour la donner à Rubens, auquel il fit encore présent d'un riche diamant qu'il osta de son doigt, & d'un cordon aussi de diamans de la valeur de dix mille écus.

Rubens comblé de tous ces honneurs, s'en estant retourné en Espagne pour rendre compte de sa négociation, fut receu dans cette Cour avec tous les témoignages possibles d'estime, de confiance & d'amitié. Le Roy le fit un des Gentils-hommes de sa

Chambre, & l'honnora de la Clef d'or : & aprés avoir fait les Portraits de la famille Royale, leurs Majeſtez joignirent aux honneurs qu'elles luy avoient faits, des biens conſiderables.

Rubens ayant glorieuſement achevé ce grand Ouvrage de la Paix, & eſtant de retour à Anvers chargé d'honneurs & de biens, ſe maria en ſecondes noces en 1630. aprés quatre années de viduité, & épouſa Héleine Forment, âgée ſeulement de ſeize ans, & dont la beauté eſtoit extraordinaire. Il eut de cette femme cinq enfans, dont l'aîné eſt aujourd'huy Conſeiller au Parlement de Brabant.

Je ne m'arreſteray point à vous faire le détail de ſes Ouvrages, le nombre en eſt preſqu'infini, comme on le peut voir par la quantité prodigieuſe d'Eſtam-

pes gravées d'aprés luy. Je vous diray ſeulement qu'outre les divers Tableaux qu'il a faits de tous coſtez, & pour toutes les Cours de l'Europe, pour l'Empereur, pour les Roys d'Eſpagne, d'Angleterre & de Pologne, pour les Ducs de Baviére & de Neubourg, & pour pluſieurs autres Princes, il a remply preſque toutes les Egliſes de Flandre de ſes Peintures, principalement celle de Noſtre-Dame d'Anvers, les Egliſes des Premonſtrez, des Cordeliers, des Jacobins, des Auguſtins, & entr'autres celle des Jéſuites dont il a peint meſme les platfonds. La Salle où le Roy d'Angleterre donne audience aux Ambaſſadeurs eſt ornée de neuf grands Tableaux de ſa main: Ils repreſentent les belles actions du Roy Jacques, & comme il entra en Angleterre

aprés s'eſtre aſſuré du Royaume d'Eſcoſſe ; & en Eſpagne dans le Palais de la tour della Parada à trois lieuës de Madrid, l'on void quantité de Tableaux tirez des Metamorphoſes d'Ovide, dont le Roy avoit fait prendre les meſures à Rubens dans le tems qu'il eſtoit à la Cour, pour y travailler à ſa commodité, & lors qu'il ſeroit arrivé dans ſa maiſon. Et comme ces Tableaux ſont diſpoſez de maniére qu'il y a beaucoup de vuide entre deux, Sneïdre a peint dans ces eſpaces des jeux d'animaux.

Si c'eſt vivre tranquillement que de s'employer aux choſes pour leſquelles la nature a donné des talens particuliers comme des aſſurances d'un bon ſuccés dans nos entrepriſes, l'on peut dire que Rubens menoit la vie du monde la plus heureuſe ;

il eſtoit né avec tous les avantages qui ſont un grand Peintre & un grand Politique ; & s'il quittoit ſes emplois de Peinture où il travailloit à Anvers avec un amour & une facilité incroyables, c'eſtoit pour aller à la Cour de Bruxelles, où l'Infante l'appelloit ſouvent pour les affaires d'Eſtat ; qu'il tournoit autant qu'il luy eſtoit poſſible au ſoulagement des peuples & au reſtabliſſement des beaux Arts. Et comme la guerre que les Eſpagnols avoient pour lors contre les Holandois, eſtoit un grand obſtacle à ces deux choſes, il expoſa pluſieurs fois à l'Infante les raiſons qui la devoient induire à faire la paix : ce que la Princeſſe ſouhaittant avec paſſion, elle chargea Rubens d'en conduire ſous-main la negotiation, laquelle ſe ſeroit conſommée faci-

lement par les ſoins de cét excellent homme, ſi les envieux de ſa gloire n'en euſſent détourné les moyens.

Il traita pluſieurs autres affaires d'importance au nom de cette Princeſſe, principalement à Bruxelles avec la Reyne Marie de Medicis, & Gaſton de France Duc d'Orleans, avec Uladiſlas Prince de Pologne, avec le Duc de Neubourg, & d'autres Princes de l'Europe, deſquels ſon eloquence & ſes autres belles qualitez luy avoient gagné l'affection.

Le talent qu'il avoit pour le maniement des affaires les luy rendoit faciles, & il en faiſoit plûtoſt un repos pour luy, qu'une ſerieuſe & penible occupation. Et comme il ne quittoit la Peinture que pour les affaires, auſſi ne quittoit-il les affaires que

pour la Peinture, qui eſtoit le plus puiſſant charme de ſon cœur.

Les vertus qu'il s'eſtoit acquiſes, & toutes les belles qualitez dont la nature l'avoit avantagé, le rendoient aimable à tout le monde. Il avoit la taille grande, le port majeſtüeux, le tour du viſage reguliérement formé, les joües vermeilles, les cheveux châtains, les yeux brillans, mais d'un feu temperé, l'air riant, doux & honneſte. Son abord eſtoit engageant, ſon humeur commode, ſa converſation aiſée, ſon eſprit vif & pénétrant, ſa maniére de parler poſée, & le ton de ſa voix fort agréable; & tout cela le rendoit naturellement éloquent & perſüaſif. En peignant il parloit ſans peine; & ſans quitter ſon Ouvrage, il entretenoit facilement ceux qui le

venoient voir. La Reyne Marie de Medicis prenoit un si grand plaisir en sa conversation, que pendant tout le tems qu'il travailla aux deux Tableaux qu'il a faits à Paris, de ceux qui sont dans la gallerie de Luxembourg, sa Majesté estoit toujours derriére luy, autant charmée de l'entendre discourir que de le voir peindre. Elle voulut un jour luy faire voir son cercle, afin qu'il jugeast de la beauté des Dames de la Cour, & les ayant regardées toutes attentivement : Il faut, dit-il, en montrant la plus belle, que ce soit là Madame la Princesse de Guémené : ce l'estoit en effet ; & sur ce que M. Botru luy demenda s'il la connoissoit ; il répondit, qu'il n'avoit jamais eu l'honneur de la voir, & qu'il n'en avoit parlé que sur le recit qu'on luy avoit fait de la beauté

de cette Princeſſe. Il ne lioit point d'amitié qu'avec des gens de merite, & ne s'engageoit dans la converſation qu'avec des perſonnes doctes & relevées qui le venoient voir ſouvent pour diſcourir ou de Science ou de Politique.

Il entretenoit de grandes correſpondances avec pluſieurs Seigneurs, principalement de la Cour d'Eſpagne; avec le Duc d'Olivarez Favori & premier Miniſtre du Roy Catholique; avec le Marquis de Leganez, le Marquis Spinola, & pluſieurs autres, ainſi qu'on le voit par les lettres qu'on a trouvées parmi ſes papiers, deſquelles la pluſpart ſont en chiffres, & que ſes heritiers conſervent encore aujourd'huy.

Quoy-qu'il ſemblaſt y avoir beaucoup de diſſipation dans ſa

vie, celle qu'il menoit estoit neantmoins fort reglée: Il se levoit tous les jours à quatre heures du matin, & se faisoit une loy de commencer sa journée par entendre la Messe, à moins qu'il n'en fût empesché par la goutte, dont il estoit fort incommodé; aprés quoy il se mettoit à l'Ouvrage, ayant toujours auprés de luy un Lecteur qui estoit à ses gages, & qui lisoit à haute voix quelque bon livre; mais ordinairement Plutarque, Tite-Live, ou Seneque.

Comme il se plaisoit extrémement à l'ouvrage, il vivoit d'une maniére à pouvoir travailler facilement & sans incommoder sa santé; & c'est pour cela qu'il mangeoit fort peu à disner, de peur que la vapeur des viandes ne l'empeschast de s'appliquer, & que venant à s'appliquer, il

n'empeſchaſt la digeſtion des viandes. Il travailloit ainſi juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'il montoit à cheval pour aller prendre l'air hors de la Ville ou ſur les remparts, ou bien il faiſoit quelqu'autre choſe pour ſe delaſſer l'eſprit.

A ſon retour de la promenade, il trouvoit ordinairement en ſa maiſon quelques-uns de ſes amis qui venoient ſouper avec luy, & qui contribuoient au plaiſir de la table. Il avoit neantmoins une grande averſion pour les excés du vin & de la bonne chere, auſſi bien que du jeu. Son plus grand plaiſir eſtoit de monter quelque beau cheval d'Eſpagne, de lire quelque livre, ou de voir & de conſiderer ſes médailles, ſes agates, ſes cornalines & autres pierres gravées, dont il avoit un tres-beau recüeil, qui eſt au-

jourd'huy dans le cabinet du Roy d'Espagne. Comme il peignoit tout d'aprés nature, & qu'il avoit souvent occasion de peindre des chevaux, il en avoit dans son écurie des plus beaux & des plus propres à peindre.

Quoy-qu'il fut fort attaché à son Art, il ménageoit neanmoins son tems de maniére, qu'il en donnoit toujours quelque partie à l'estude des belles lettres, c'est à dire de l'Histoire & des Poëtes Latins qu'il possedoit parfaitement, & dont la Langue luy estoit fort familiére aussi bien que l'Italienne, comme on en peut juger par les observations manuscrites qu'il a faites sur la Peinture, où il a rapporté quelques endroits de Virgile & d'autres Poëtes qui faisoient à son sujet. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il avoit tant d'abondan-

ce dans ſes penſées, tant de richeſſes dans ſes inventions, tant d'érudition & de netteté dans ſes Tableaux allégoriques, & s'il dévelopoit ſi bien ſes ſujets n'y faiſant entrer que les choſes qui y eſtoient propres & particuliéres; d'où vient qu'ayant une parfaite connoiſſance de l'action qu'il vouloit repreſenter, il y entroit plus avant & l'animoit davantage; mais toujours dans le caractére de la nature.

Il viſitoit rarement ſes amis; mais il recevoit ſi bien ceux qui le venoient voir, qu'outre tous les Curieux & les perſonnes de lettres, il ne paſſoit point d'étranger par la Ville d'Anvers de quelque qualité qu'il fuſt qui n'allaſt chez luy, autant pour ſa perſonne que pour voir ſon cabinet, qui étoit un des plus beaux de l'Europe. Le Prince Sigiſmond

de Pologne entr'autres, & l'Infante Isabelle, luy firent cét honneur en revenant du siége de Breda.

S'il faisoit peu de visites, il avoit ses raisons pour cela ; mais il n'en avoit jamais pour se dispenser d'aller voir les Ouvrages des Peintres qui l'en avoient prié, ausquels il disoit son sentiment avec une bonté de pére, prenant quelquefois la peine de retoucher leurs Tableaux.

Il ne blâmoit jamais aucun Ouvrage, & trouvoit du beau dans toutes les maniéres. Quoy-qu'il eût dessiné & copié beaucoup de choses en Italie & ailleurs, & qu'il eût un grand nombre de belles Estampes & de Médailles Antiques, il ne laissoit pas d'entretenir de jeunes-hommes à Rome & dans la Lombardie, qui luy dessinoient tout ce qu'il y avoit de plus beau, dont il se servoit en-

ſuite ſelon l'occaſion pour exciter ſa veine & pour échauffer ſon génie.

Ayant fait deſſein ſur ſes derniéres années de chercher dans la vie une tranquillité plus grande encore que celle dont il joüiſſoit, il acheta la terre de Steen, ſituée entre Bruxelles & Malines, où il ſe retiroit quelquefois en ſolitude, & où il ſe plaiſoit à peindre des païſages d'aprés le Naturel, l'aſſiette de ce païs eſtant agréable & meſlée de prairies & de montagnes.

Ce n'eſt point aſſez d'avoir une ſimple pratique pour étudier de la maniére qu'il a fait en Italie, il faut encore eſtre ſavant & capable d'une profonde ſpéculation, ayant accompagné quantité de deſſins qu'il a faits à la plume, de raiſonnemens & de citations d'Auteurs. J'en

ay veu un Livre de ſa main de cette maniére, où les démonſtrations & les diſcours eſtoient enſemble. Il y avoit des obſervations ſur l'Optique, ſur les lumiéres & les ombres, ſur les proportions, ſur l'Anatomie & ſur l'Architecture, avec une recherche tres-curieuſe des principales paſſions de l'ame, & des actions tirées de quelques deſcriptions qu'en ont fait les Poëtes, avec des démonſtrations à la plume d'aprés les meilleurs Maiſtres, & principalement d'aprés Raphaël, pour faire valoir la Peinture des uns par la Poëſie des autres (ſoit que ces habiles Peintres euſſent travaillé par principe, ou ſeulement par la bonté de leur génie.) Il y a des batailles, des tempeſtes, des jeux, des amours, des ſupplices, des morts différentes, & d'au-

tres ſemblables paſſions & évé-
nemens, dont il s'en voyoit auſſi
quelques-uns qu'il avoit deſſinez
d'aprés l'Antique.

Il avoit une ſi grande habitu-
de dans toutes les parties de ſon
Art, qu'il avoit auſſi-toſt peint
que deſſiné; d'où vient que l'on
voit preſqu'autant de petits Ta-
bleaux de ſa main qu'il en a
faits de grands, dont ils ſont
les premieres penſées & les Eſ-
quiſſes : Et de ces Eſquiſſes il y
en a de fort legers & d'autres
aſſez finis, ſelon qu'il poſſedoit
plus ou moins ce qu'il avoit à
faire, ou qu'il eſtoit en humeur
de travailler. Il y en a meſme
qui luy ſervoient comme d'O-
riginal, & où il avoit étudié d'a-
prés Nature les objets qu'il de-
voit repreſenter dans le grand
Ouvrage, où il changeoit ſeule-
ment ſelon qu'il le trouvoit à

propos. Aprés cela ne ſoyez pas eſtonné du nombre preſque infini de ſes Tableaux, & ſi je vous dis que nonoſtant les grandes affaires auſquelles il eſtoit obligé de vaquer, jamais Peintre n'a produit tant d'Ouvrages. Nous en voyons la plus grande partie en Eſtampes, dont les meilleures ont eſté gravées ſous ſa conduite par Paul du Pont, Luc Woſtremans, Bolſvert & Pietre de Jode tous quatre excellens Ouvriers.

Enfin, aprés avoir veſcu ſi utilement pour ſon Prince & pour ſa patrie, & ſi glorieuſement pour luy-meſme, il mourut en 1640. âgé de 64 ans, & fut enterré à l'Egliſe ſaint Jacques d'Anvers, dans laquelle ſa veuve & ſes enfans ont fait baſtir en ſa memoire une Chapelle où ils ont fait mettre cette Epitaphe.

D. O. M.

Petrus Paulus Rubenius Eques,
Joannis hujus urbis Senatoris
filius, Steini Toparcha
H. S. E.

Qui inter cæteras, quibus ad miraculum,
Excelluit doctrinæ Historiæ priscæ
Omniumque bonarũ Artiũ & Elegantiarũ dotes,
Non sui tantum sæculi,
Sed & omnis ævi,
Appelles dici meruit;
Atque ad Regum Principumque virorũ amicitias
Gradum sibi fecit.
A Philippo IV. Hispanniarum Indiarumque Rege
Inter sanctioris Consilii scribas adscitus;
Et ad Carolum Magnæ Britanniæ Regem,
Anno CIↃ. IↃC. XXIX. *delegatus*
Pacis inter eosdem Principes mox initæ
Fundamenta fæliciter posuit

Obiit anno sal. CIↃ. IↃC. XL. *Ætatis* LXIV.

Domina Helena Formentia vidua ac Liberi,
Sacellum hoc Aramque ac Tabulam Deiparæ
cultui consecratam, Memoriæ Rubenianæ
L. M. poni dedicarique curarunt.

R. I. P.

DE PILES

FAMEUX PEINTRES